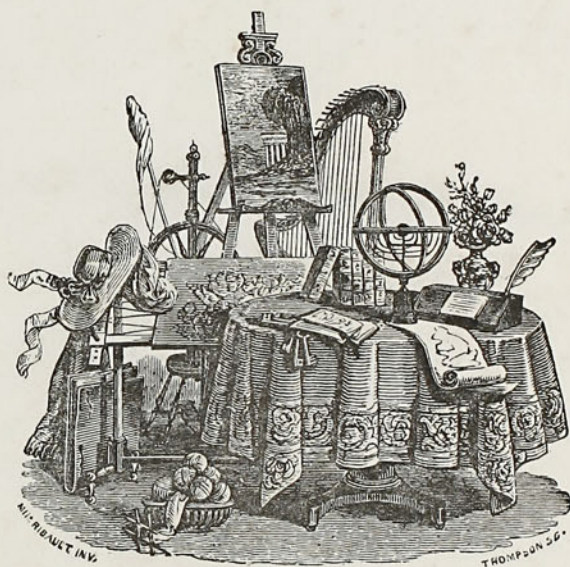


JOURNAL
DES
DEMOISELLES.



TREIZIÈME ANNÉE.

PARIS,
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, N° 1.

—
1845.

Le fuseau de la Châtelaine.



Jal des Demeures des XIII^e et XIV^e s.

J. Aulure Cap. Doreau

Imp. Lemerre.

Tous les soirs le berger y plaçait une fleur.

Nº 18.

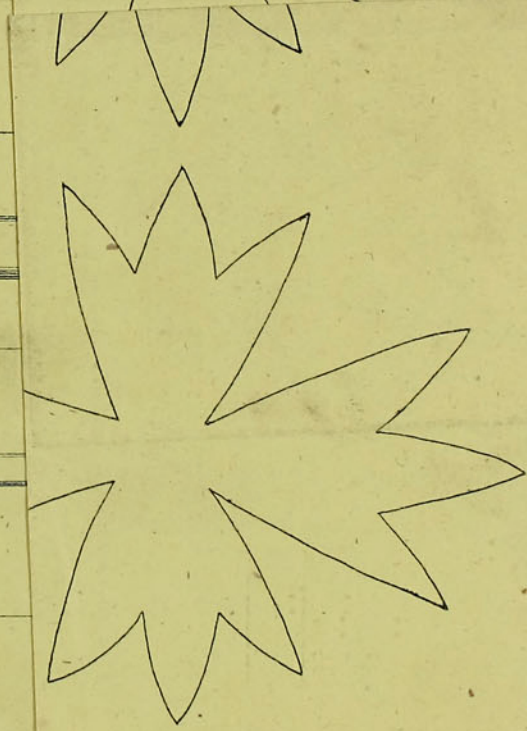


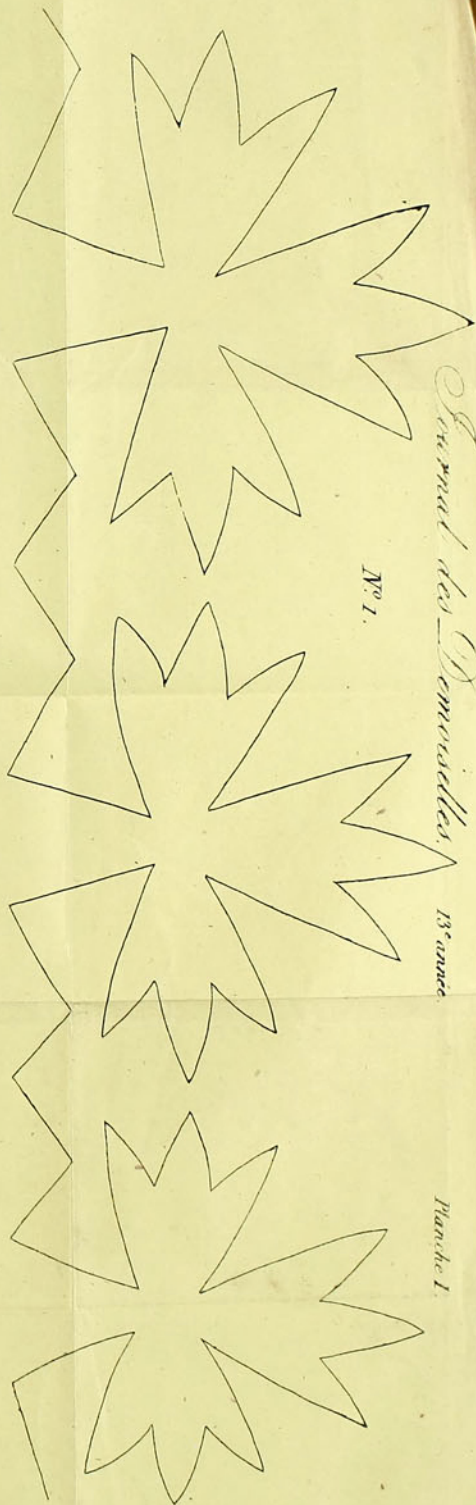
Planche I.

etits en-

chambre
e prince
n 1645,
es fem-
i dans
tonna
après
eine,
des
les
»
lé-
tait

e re-
petite
erai,
; le

N^o 1.

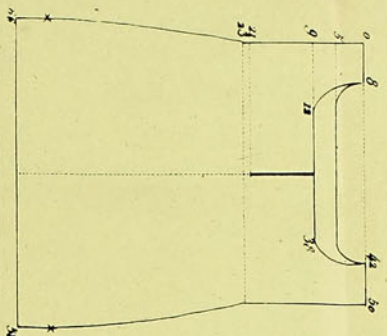


N^o 2.

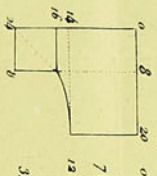
N^o 3.



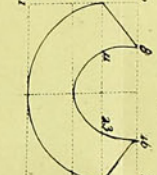
N^o 4.



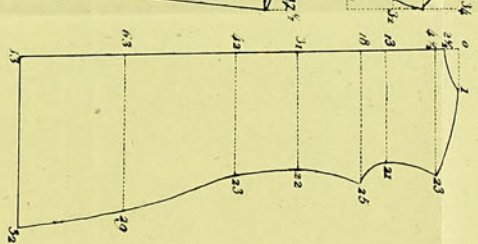
N^o 5.



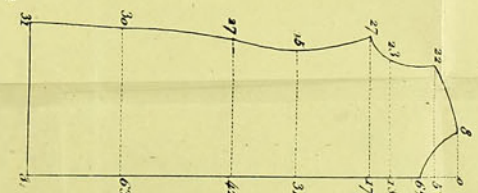
N^o 9.



N^o 7.



N^o 8.



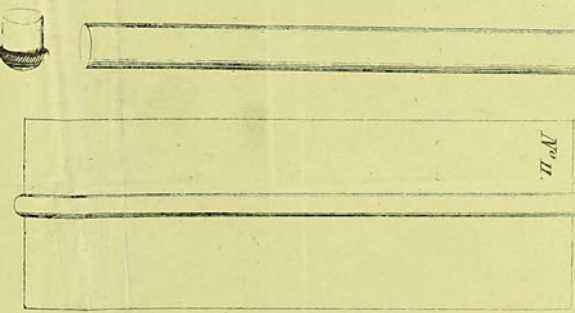
N^o 13.



N^o 12.



N^o 11.



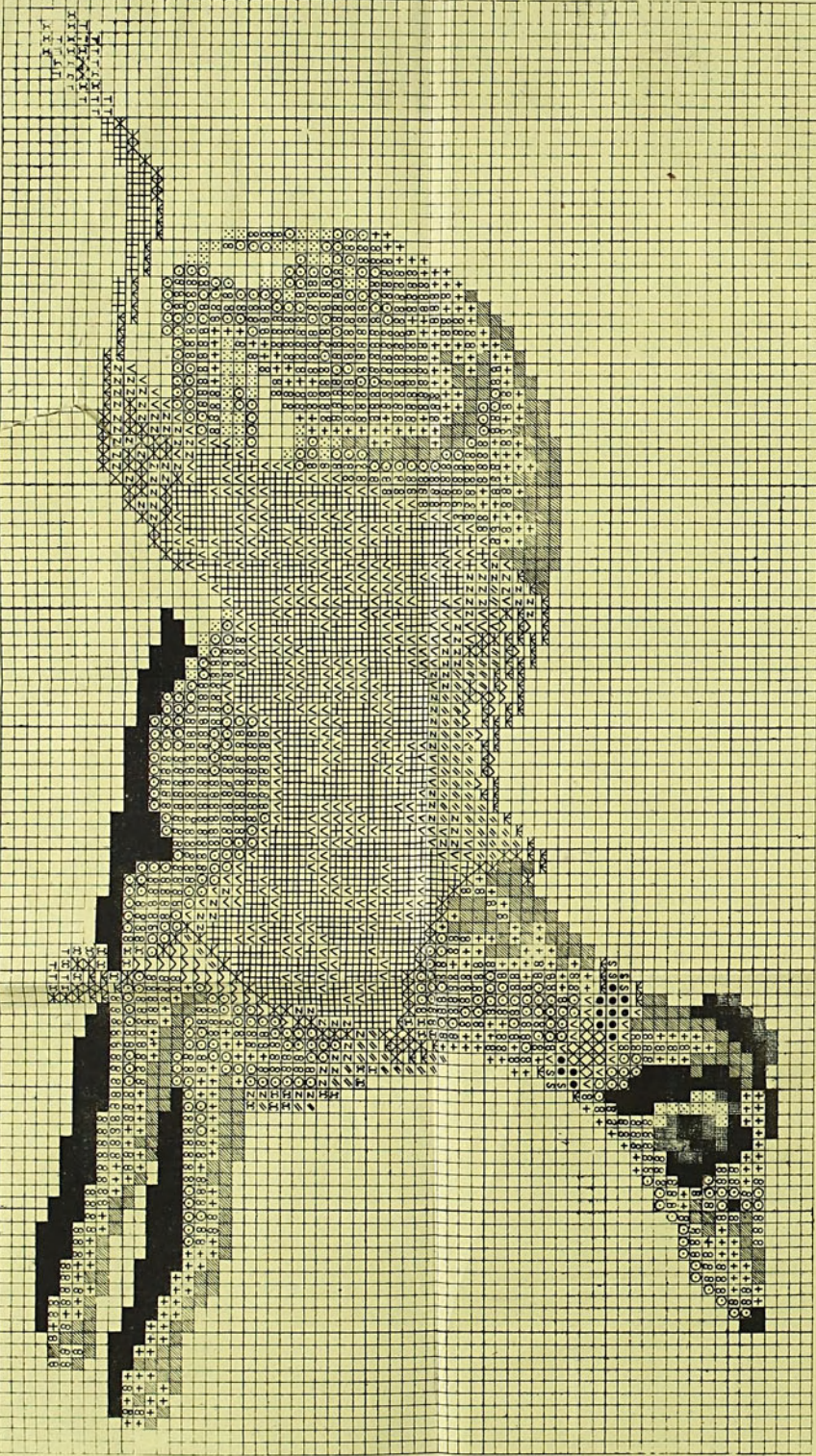
N^o 18.



N^o 14.



N^o 16.



N
E
T
N
E



Ja

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

—
DE

l'Origine des contes de fées.

Deuxième article.

PEAU-D'ANE.

Peau-d'Ane est encore une tradition primitivement religieuse. Ce conte ne fut jamais écrit en prose par Charles Perrault; il le publia en vers en 1604, et la version que nous possédons est due à un écrivain qui a désiré garder l'anonyme. Lorsqu'elle parut, il y avait déjà une cinquantaine d'années que Perrault était mort, ce qui n'empêche pas de l'en croire auteur aujourd'hui.

Un critique qui, dans un *Recueil de pièces curieuses* (1), jugeait l'œuvre rimée de Charles Perrault, disait : « La fable en est fort vieille, et la tradition en a passé, au travers de plusieurs siècles, par les mains d'un peuple fort imbécile (le mal-

honnête!) de nourrices et de petits enfants. »

De Laporte, premier valet de chambre de Louis XIV, nous apprend que ce prince aimait le conte de *Peau-d'Ane*. « L'an 1645, après que le roi fut tiré des mains des femmes, je fus le premier qui me couchai dans la chambre de Sa Majesté, ce qui l'étonna d'abord, ne voyant plus de femmes auprès de lui; mais ce qui lui fit le plus de peine, c'était que je ne pouvais lui fournir des contes de *Peau-d'Ane*, avec lesquels les femmes avaient coutume de l'endormir. »

Le burlesque Scarron suppose que Hécube, grand'mère d'Astyanax, lui racontait *Peau-d'Ane* :

Et ceste bonne mère grand,
Quand il devint un peu plus grand,
Faisait avec lui la badine,
L'entretenait de Mélusine,
De *Peau-d'Ane* et de Fier-à-Bras,
Et de cent autres vieux fatras.

Dans le *Malade imaginaire*, pièce représentée le 10 février 1673, la petite Louison dit à son père : « Je vous conterai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau-d'Ane*. »

La Fontaine écrivait en 1678 :

Si *Peau-d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême (1).

(1) La Haye, 1694.
XIII.

(1) Fable IV, liv. VIII.

L'original de *Peau-d'Ane* est, selon nous, la *Légende de sainte Dypne*. Comme le monarque du conte, le père de sainte Dypne perd sa femme et en est inconsolable; comme celui du conte, il conçoit l'odieuse pensée de faire succéder la fille à la mère; comme *Peau-d'Ane*, la vertueuse princesse gagne du temps en demandant des robes; comme *Peau-d'Ane* encore, elle s'enfuit, et se réfugie dans une solitude. Quoique le dénouement ne soit pas le même, quoique le temps ait fait disparaître le caractère sacré du récit pour y mêler des fées, voilà assez de circonstances analogues pour rendre notre opinion vraisemblable. Jugez-en par vous-mêmes, mesdemoiselles; voici la légende telle que la donne le père Ribadeneira, d'après Pierre, chanoine de Saint-Aubert de Cambrai, qui en fut le premier rédacteur.

LÉGENDE DE SAINTE DYPNE.

« Il y avoit en Irlande un roi persan qui avoit épousé une dame recommandable par ses qualités. De ce mariage sortit une fille aussi belle que sa mère, qui fut soigneusement nourrie et bien élevée.

» La reine mourut, et le roi fut d'abord inconsolable; cependant, sur les représentations de son conseil, il se décida à se remarier, et envoya des chevaliers en divers pays pour lui chercher une femme digne de lui. Comme on n'en trouvoit pas, le roi jeta les yeux sur sa propre fille, estimant que personne ne la surpassoit en beauté. Sur ce dessein, il commença à sonder les intentions de Dypne, lui promettant tout ce qu'elle pouvoit désirer si elle le vouloit épouser. Dypne répondit qu'elle ne consentiroit jamais à un aussi abominable inceste. Le roi s'y opiniâtrant, lui dit qu'elle seroit sa femme malgré qu'elle en eût.

» Alors, se recommandant au Seigneur,

Dypne répondit à son père, puisqu'il y étoit résolu, qu'elle demandoit quarante jours de délai, avec les bagues et habits royaux dont elle pourroit avoir besoin pour se parer à son avantage. Il les lui fit délivrer très-volontiers, croyant que sa fille eût changé d'avis.

» En ce mesme temps il y avoit un prestre en Irlande, nommé Gerebert, homme saint, qui avoit été confesseur de la défunte reine, et avoit baptisé Dypne. Elle le consulta sur ce qu'elle devoit faire, et le prestre lui conseilla de s'enfuir, de manière qu'elle s'embarqua secrètement avec lui, n'ayant pris qu'un serviteur et sa femme, pour la suivre.

» Dieu permit qu'ils abordassent à Anvers, d'où ils passèrent en un village par des chemins écartés, craignant d'être remarqués et suivis. Là, ils défrichèrent un bien qui étoit tout couvert d'épines et de buissons, pour y bâtir une loge où ils vivoient comme inconnus.

» Le roi, tout joyeux et tout ravi d'aise, attendoit avec impatience le jour des nocces de sa fille; mais quand il sceut qu'elle étoit sauvée, devint comme furieux, et résolut de l'aller chercher lui-mesme en quelque part qu'elle pût estre cachée. Il courut par tout son royaume et ne la rencontra point; il passa la mer avec un beau train, et descendit droit à Anvers, où il fit quelque séjour, pendant que ses gens couroient le pays pour découvrir des nouvelles de sa fille. Quelques-uns de ses serviteurs ayant logé en un village, payèrent avec la monnoye de leur pays l'hôte, qui leur dit qu'il en avoit d'autre semblable, dont il ne sçavoit pas la valeur. Ces Irlandais lui demandèrent qui la lui avoit donnée; il leur répondit, sans penser à quelle fin ils s'en informoient, que c'étoit une très-belle demoiselle, qui étoit venue de l'Irlande demeurer là auprès, et qui la lui donnoit en paiement de ce qu'elle achetoit pour sa dépense. Cela fit aussitôt présumer que c'étoit la fille du roi qu'ils cherchoient. Ils

l'allèrent donc reconnoître, et en portèrent les nouvelles à son père.

» Le roi s'y achemina aussitôt avec ses gens, et ayant trouvé la vertueuse Dypne, lui parla fort doucement pour la persuader. Le prestre Gerebert, qui étoit présent, fit de justes et violents reproches au roi, qui entra dans une telle furie, qu'ayant retiré ce bon prestre d'auprès de sa fille, luy et ses serviteurs le mirent à mort; après quoy il redoubla d'instances, et demanda à Dypne de consentir aux nopces, la menaçant de la faire mourir si elle ne luy obéissoit; mais la trouvant de plus en plus ferme et constante, il luy coupa luy-mesme la teste, car il n'y eut aucun de ses serviteurs, quelque barbare et cruel qu'il pust estre, qui osast souiller ses mains dans le sang d'une si chaste et si pure vierge, et se rendre ministre d'une telle impiété. »

Nous avons cité cette légende en entier, mesdemoiselles, parce qu'elle nous a semblé intéressante; quoique la fin s'éloigne complètement de celle du conte de Perault, la donnée principale est la même, vous le voyez; seulement modifiée par l'imagination des poètes populaires, la tradition est devenue plus gracieuse que terrible; ils en ont supprimé le martyre, et y ont cousu d'autres aventures qui n'ont pas de liaison essentielle avec le début du récit tel qu'il nous a été transmis. Le conte de *Peau-d'Ane* est, selon un savant académicien, M. le baron Walckenaër, « un des chefs-d'œuvre du genre, un des mieux inventés, un des plus variés pour les événements. »

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

Revue Littéraire.

Ariel, Sonnets et chansons, suivis d'une traduction de Pierre Schlemihl; *l'Homme qui a vendu son ombre*, par M. N. Martin. — 1 vol. Chez Desessart, éditeur, rue des Grands-Augustins, n° 22.

Sous le titre fantastique d'*Ariel*, M. N. Martin vient de publier un recueil de poésies dont vos frères apprécieront, mesdemoiselles, la forme élégante et facile, et la pensée souvent capricieuse, mais toujours profonde et vraie; nous franchirons la première partie de ce petit ouvrage, terminé par la traduction de *Pierre Schlemihl*, *l'Homme qui a vendu son ombre*, roman d'Adalbert de Chamisso, poète allemand, et nous vous conterons cette histoire merveilleuse.

Un étudiant allemand, nommé Pierre Schlemihl, nature franche et loyale, cœur droit et généreux, renonçant au tranquille bonheur d'une vie simple et modeste, résolut un jour de chercher fortune et de courir le monde. Muni d'une lettre de recommandation, il se présenta chez un homme qui passait pour millionnaire; M. Thomas John daigna recevoir l'humble solliciteur et lui promettre de s'occuper de lui. Une brillante société se promenait en ce moment dans le parc du puissant personnage, celui-ci, sans se préoccuper plus longtemps de la présence du jeune homme, continua de faire les honneurs de sa propriété. L'étudiant, intimidé et s'estimant fort heureux qu'on ne pensât pas à lui, se plaça en arrière des élégants visiteurs, qui se dirigeaient alors vers une colline entièrement couverte de rosiers en fleurs. Il arriva qu'une dame, en voulant cueillir une rose, se blessa avec une épine et que sa main délicate se teignit aussitôt de sang; chacun, ému de cet événement,

allait se mettre en quête d'un morceau de taffetas, lorsqu'un individu vêtu d'un habit en bourre de soie grise, mystérieux, mince, sec, long, vieillot, qui suivait de près les promeneurs, ayant glissé la main dans une des basques de son habit, en tira un petit portefeuille, et s'inclinant avec respect, offrit à la dame le taffetas qu'elle avait souhaité. La blessure pansée, on continua de gravir la colline, afin de jouir du magnifique spectacle que présentait le parc, dont les sinuosités artistement dessinées allaient se perdre au loin dans l'immensité de l'Océan.

Un point lumineux brillait à l'horizon entre les flots sombres et l'azur du ciel; c'était un petit vaisseau sorti le matin du port. « Qu'on apporte une lunette d'approche, » cria le riche seigneur. Mais avant que les valets eussent pu exécuter cet ordre, l'homme à l'habit gris, s'inclinant modestement, avait glissé la main dans la poche de son habit, d'où il fit sortir un beau télescope. L'instrument passa de main en main; mais au grand étonnement de Pierre Schlemihl, personne ne parut surpris qu'un télescope aussi long eût pu être enfermé dans une poche aussi petite.

Les dames désirèrent s'asseoir sur le gazon; un tapis leur manquait : aussitôt le grand homme gris tira de la même poche de son habit, et avec le même air d'humilité, un riche tapis de Turquie, tramé d'or, qui, développé, couvrit une étendue de plus de vingt pieds de long sur dix de large; Schlemihl se frottait les yeux et croyait rêver.

« N'auriez-vous pas aussi par hasard une tente ? » demanda-t-on à ce singulier personnage. Celui-ci s'inclina profondément, et fit sortir de sa poche, étoffe, cordes, perches, ferrures, enfin tous les accessoires de la tente la plus élégante. Elle était de la même grandeur que le tapis; et personne encore ne trouva là de quoi s'étonner !

Enfin, sur un dernier souhait, l'homme à l'habit gris tira de sa poche, toujours la même poche, trois beaux et grands chevaux noirs tout sellés et harnachés !

C'en était trop pour la raison de l'étudiant. En proie à une anxiété pénible, n'osant, d'un autre côté, interroger personne sur un mystère qui ne surprenait personne, il allait s'élancer hors du parc, lorsqu'à son grand effroi, il vit l'homme à l'habit gris s'avancer au-devant de lui, et ôter respectueusement son chapeau en faisant une profonde révérence. Schlemihl demeura immobile de stupeur.

« Veuillez, monsieur, lui dit en l'abordant cet étrange interlocuteur, excuser mon importunité, si j'ose vous poursuivre ainsi sans être connu de vous ; j'ai une prière à vous adresser.

— Pour l'amour de Dieu ! s'écria Schlemihl dans son trouble, que puis-je faire pour un homme dont la poche.... »

L'homme à l'habit gris continua sans remarquer cette interruption.

« Durant les trop courts instants où j'ai pu jouir du bonheur de me trouver en votre présence, j'ai maintes fois, monsieur, contemplé avec admiration la belle ombre que votre corps jetait, comme avec un noble dédain, sur l'éclat doré du soleil; charmante ombre que je vois encore étendue à vos pieds ! Excusez une demande bien hardie sans doute : pourriez-vous consentir à me céder votre ombre ? »

A cette bizarre proposition, l'étudiant sentit sa tête tourner et ses jambes faiblir. Quel intérêt cet homme pouvait-il avoir à posséder une ombre à laquelle lui-même n'avait jamais pensé à attacher le moindre prix ? L'étrange solliciteur s'empressa d'ajouter : « J'ai dans ma poche certaines choses qui pourraient ne pas sembler trop indignes de monsieur : pour cette ombre inestimable, je trouverais le plus haut prix médiocre !

— Mais, monsieur, reprit Schlemihl, que cette insistance confondait, pardonnez-

moi, je ne comprends pas bien sans doute votre intention : comment se pourrait-il que mon ombre....

— Autorisez-moi seulement, interrompit l'homme à l'habit gris, à ramasser là, devant vous, cette ombre divine et à l'emporter. Comment j'y parviendrai, c'est mon affaire. En échange, comme preuve de ma reconnaissance envers monsieur, je lui laisse le choix entre tous les trésors que je porte avec moi dans ma poche : *la véritable racine à sauter, la mandragore, le denier de change, l'écu volé, la serviette du garçon Roland*. Mais tout cela ne sera rien pour vous : voici mieux : *le petit chapeau de Fortunat, le chapeau du souhait, retapé d'après la dernière mode; puis une bourse enchantée comme celle de Fortunat*.

— La bourse enchantée de Fortunat ! s'écria avec extase l'étudiant.

— Que monsieur ait la bonté de prendre cette bourse et d'en faire l'essai. »

Disant ces mots, le grand homme gris sort de sa poche une bourse en épais marroquin, terminée par deux longs cordons de cuir, qu'il remet entre les mains de Schlemihl. Celui-ci l'ouvre et en tire dix pièces d'or, puis encore dix, puis encore dix, puis encore dix. Aussitôt lui tendant la main :

« Topez ! s'écrie-t-il, marché conclu ! vous avez mon ombre ! » Le grand homme gris frappa dans la main de l'étudiant, puis s'agenouillant, il détacha légèrement sur le gazon, avec une merveilleuse adresse, l'ombre du jeune homme, depuis les pieds jusqu'à la tête, l'enroula, et, après l'avoir pliée, la mit en poche : puis, s'étant relevé, il disparut derrière les bosquets de roses. Schlemihl crut entendre un ricanelement étouffé ; mais sans chercher à s'expliquer ce bruit étrange, il passa autour de son cou les cordons de la bourse, qu'il serait convulsivement sur sa poitrine, et sortit du parc de M. Thomas John, aussi riche et aussi puissant que celui dont, un moment auparavant, il implorait le secours et l'appui.

C'était l'heure où le soleil darde ses rayons les plus vifs. Absorbé dans ses pensées, Pierre Schlemihl s'acheminait vers la modeste hôtellerie où il était descendu, lorsqu'il entendit derrière lui prononcer ces mots : « Eh ! mon jeune monsieur, regardez donc devant vous ; vous avez perdu votre ombre ! Des personnes d'ordre ont coutume d'emporter leur ombre avec elles, quand elles s'exposent au soleil ! » Schlemihl jeta une pièce d'or à l'observateur incommode. Mais cette remarque n'avait point échappé à une bande de petits enfants qui sortaient en ce moment de l'école ; l'étudiant se vit bientôt poursuivi par leurs huées glapissantes, leurs gestes moqueurs, et assailli de pierres et de boue. »

Echappé avec peine aux clameurs de la bande turbulente, Pierre Schlemihl entra dans un des plus beaux hôtels qu'il trouva sur sa route, après avoir eu le soin cependant de s'assurer que les fenêtres étaient dans la direction du nord ; puis, pour se consoler de ce premier mécompte que lui avait attiré le marché conclu avec l'homme gris, il tira de son sein la précieuse bourse, et, avec une sorte de rage, y puisa de l'or, de l'or, et toujours de l'or, le sema dans sa chambre, en fit sur le plancher une couche épaisse et le trépigna avec fureur, jusqu'à ce qu'enfin, harassé, haletant, il tomba sur cette riche litière, où le sommeil le surprit.

Le lendemain, il fallut ranger et cacher aux regards de l'hôte cet immense amas d'or : ce fut à grand-peine et après un travail de plusieurs heures que Schlemihl parvint à enfermer le tout dans une haute armoire. Puis il attendit le soir pour sortir de l'hôtel ; mais la pâle clarté de la lune lui était aussi funeste que les rayons éclatants du soleil. Enfermé chez lui, il crut pouvoir cacher à tous le fatal secret. Pour y réussir, il lui fallut encore vivre dans une complète obscurité ou s'entourer de lumière. Moins heureux que le dernier de ses valets, qui pouvait marcher en plein

jour au soleil, Schlemihl regrettait amèrement la perte de son ombre; l'or lui devint odieux, et son unique desir était de retrouver l'homme à l'habit gris pour lui faire annuler le marché.

Un domestique, nommé Bendel, dont l'étudiant avait éprouvé la fidélité, partit aussitôt à la recherche du mystérieux personnage. Les gens de M. Thomas John, interrogés à ce sujet, avaient vu en effet un télescope, un tapis, une tente et trois chevaux noirs, mais tous ignoraient depuis quand ces nouvelles richesses se trouvaient dans la maison, et du grand homme gris, aucun n'en avait conservé souvenir. « Il me reste, ajouta le domestique de retour près de son maître, à m'acquitter d'une commission dont m'a chargé un individu que j'ai rencontré devant la porte de la ville. Les propres mots de cet homme furent : « Dites à M. Schlemihl qu'il ne me reverra plus ici. Mais après un an et un jour, j'aurai l'honneur de le visiter moi-même et de lui faire une autre proposition qui lui sera peut-être agréable. Présentez-lui mes très-humbles compliments et assurez-le de ma reconnaissance. » Je lui demandai qui il était, continua le fidèle domestique, mais il me dit que vous le connaissiez déjà.

— Quel était l'air de cet homme ? » s'écria Schlemihl, agité d'un secret pressentiment.

Aux détails qui lui furent donnés, il devina l'homme à l'habit gris.

« Une année entière de souffrances ! pendant un an, vivre pauvre et misérable au milieu de l'or ! » murmurait l'infortuné. Et sa douleur s'exhalait en sanglots et en larmes.

Effrayé du désespoir de son maître, Bendel s'enquérirait des causes d'un si violent chagrin. Schlemihl lui révéla tout, l'origine de sa richesse, l'anathème qui pesait sur lui. « Et maintenant que tu as mon secret, lui dit-il, abandonne-moi à mon triste sort. » Le pauvre homme demeura un instant glacé de terreur. « Malheur à moi, pensait-il, puisque j'étais né pour

servir un maître sans ombre ! » Cependant le sentiment de fidélité et d'attachement l'emporta, et dès lors Bendel mit tous ses soins à dissimuler ce qui manquait à l'étudiant, se tenant en tous lieux près de lui ou devant lui, et toujours le couvrant de son ombre ; car il était plus grand et plus robuste.

Ce secours inattendu rendit un peu de tranquillité à Schlemihl ; et il résolut de se distraire de ses chagrins par un long voyage ; mais avant de s'éloigner, et afin de ne négliger aucune voie de salut, il fit venir le peintre le plus célèbre, auquel il demanda s'il serait possible de peindre une ombre à un de ses amis. « Mais par quelle maladresse, interrompit l'artiste, par quelle négligence votre ami a-t-il pu perdre son ombre ? — Comment cela arriva ? Oh ! mon Dieu ! très-simplement... pendant un voyage qu'il fit en Russie, l'hiver dernier, son ombre, par un froid extraordinaire, gela si fortement sur le sol qu'il lui fut impossible de l'en détacher. » Mais le peintre déclara que l'ombre qu'il pourrait reproduire se perdrait au moindre mouvement, et que le plus sage, lorsqu'on était assez malheureux pour avoir perdu celle que la nature nous a donnée, était de rester chez soi. Schlemihl partit : accompagné de Bendel, devenu son ami, et suivi d'un seul valet, il fit halte dans une petite ville renommée pour l'efficacité de ses eaux thermales. On y attendait un prince ; magistrats, citadins et paysans étaient réunis sur la grand'route, et dans leurs habits de fête. Le luxe qu'affichait notre héros donna le change aux habitants, et Schlemihl, trouvant dans cette méprise une innocente distraction, accepta les félicitations de ces braves gens, fit pleuvoir les doubles ducats, illuminer la ville et préparer une fête splendide. Parmi les jeunes filles qui s'y trouvèrent réunies, l'étudiant, devenu *le comte Pierre* (le prince voyageait incognito), remarqua la fille du maître des forêts, et la candide

beauté de Mina excita en lui la plus vive admiration. Quelques jours après, Schlemihl se présentait chez le père de la jeune fille et lui demandait la faveur de devenir son gendre. Le maître des forêts la lui accordait, séduit moins peut-être par le rang du comte Pierre que par sa fortune ; mais son étonnement fut grand quand il apprit que son gendre reculait au mois suivant la célébration du mariage. C'était en effet l'époque que l'homme à l'habit gris avait désignée pour son retour, et Schlemihl aurait préféré renoncer à devenir l'époux de Mina plutôt que de faire partager à cette charmante jeune fille le misérable sort auquel il s'était soumis. Mais était-il sûr de l'affection de sa fiancée, n'avait-il pas à craindre que le maître des forêts refusât de lui donner sa fille, dès qu'il cessait d'être le comte Pierre pour redevenir le pauvre étudiant sans fortune et sans place, et d'ailleurs, l'homme à l'habit gris serait-il exact au rendez-vous ?

Un matin, le valet qu'il avait emmené avec lui déclara qu'il ne voulait pas servir un maître sans ombre. Schlemihl voulut nier qu'il en fût ainsi. « Bref, répliqua l'insolent drôle, montrez-moi votre ombre ou donnez-moi mon congé. » L'or, les prières, rien ne put le retenir, il partit. Quelques instants après, le père de la jeune fille était instruit de tout, et quand Schlemihl se rendit chez lui, le vieillard l'accabla de reproches, l'accusa d'avoir jeté le malheur dans sa maison, lui peignit le désespoir de sa fille. « Mais comment avez-vous perdu votre ombre ? » s'écria enfin le vieillard courroucé. Hors de lui, Schlemihl essaya de mentir : « Un jour, balbutia-t-il, un homme grossier courut si brusquement dans mon ombre, qu'il y fit un grand trou ; j'en ai donnée à raccommoder, car l'or opère des miracles ! je devais même déjà la ravoier ! — Dans trois jours, répliqua le père inflexible, si vous vous montrez devant moi avec une ombre qui vous soit bien adaptée, alors vous serez le bien venu ;

mais le quatrième jour, ma fille sera la femme d'un autre. »

En proie au désespoir, Schlemihl s'enfuit. Il errait dans la campagne, quand tout à coup il se sent tirer par la manche ; il se retourne... c'était l'homme à l'habit gris : « Rendez-moi mon ombre et reprenez votre or ! » tel fut le premier cri de Schlemihl.

« Vous reprendrez votre ombre, monsieur, répartit le mystérieux personnage, et vous garderez cet or : je ne vous demande en revanche qu'une bagatelle, c'est d'écrire votre nom au bas de ce billet. » En même temps, il présenta à Schlemihl un parchemin qui portait ces mots : « Je lègue au possesseur de ce billet mon âme après sa séparation naturelle d'avec mon corps. » Puis, tandis que Schlemihl, muet de surprise, regardait alternativement le billet et l'inconnu, celui-ci recueillit avec une plume une goutte de sang qui sortait de la piqûre qu'une épine avait faite à la main de l'étudiant, et lui présenta cette plume.

« Qui donc êtes-vous ? demanda enfin Schlemihl. — Qu'importe ? lui répondit-il ; je suis un pauvre diable... — Je ne signe pas cela, monsieur, reprit l'étudiant. — Alors, répliqua son interlocuteur, vous n'aurez pas votre ombre, et le valet qui vous a trahi, qui, depuis plusieurs mois, s'est enrichi par des soustractions adroitement faites à votre bourse, va épouser la belle Mina ! »

Le pauvre Schlemihl se prit à pleurer amèrement : « Au nom du ciel ! s'écria-t-il en joignant les mains, par pitié ! annulez votre marché ! » L'homme à l'habit gris resta muet ; puis, il déploya une ombre devant Schlemihl. L'étudiant reconnut aussitôt la sienne. « Vous voyez qu'elle est intacte et que je ne l'ai pas laissée se détériorer, lui dit en ricanant le méchant homme. Signez donc ! elle est à vous... un trait de plume, et vous sauvez votre douce fiancée. »

Mais Schlemihl résista avec courage, avec résignation.

Le lendemain, terme fatal fixé par le maître des forêts, la malheureuse Mina fut traînée à l'autel et mariée au valet de Schlemihl. Quant au pauvre étudiant, fou de désespoir, il s'élança sur un cheval et sortit de la ville, sans s'inquiéter de la direction que prenait son coursier. La nuit était arrivée; un piéton se joignit à Schlemihl et entama une conversation avec lui. Le temps s'écoulait insensiblement; lorsque l'aube parut, à peine eut-il jeté les yeux sur son compagnon de route, qu'il reconnut l'homme à l'habit gris. « Vous pâlissez en voyant lever le soleil, mon cher monsieur Schlemihl, lui dit-il; je veux vous prêter votre ombre. » Il était temps, car des paysans passaient. Schlemihl soupira de regret en revoyant son ombre posée sur l'ombre de son cheval et trotter plaisamment près de lui. Le grand homme gris suivait avec insouciance le cavalier et sa monture. Schlemihl avait un bon cheval; son compagnon était à pied... L'occasion lui parut trop belle pour ne pas essayer de reconquérir un bien si vivement regretté. Tournant bride, il lança son coursier au galop... mais l'ombre s'était laissée couler à bas du cheval et attendait son légitime maître. Schlemihl revint confus près de son persécuteur. Celui-ci lui renouvela ses propositions; mais le pauvre étudiant avait perdu sa fiancée; la vie, pour lui, ne devait plus être qu'une longue souffrance; il était dès lors résolu à ne pas engager son âme au prix de toutes les ombres du monde.

Tout en cheminant aux côtés de l'homme à l'habit gris, il se mit à repasser dans son esprit les événements qui lui étaient survenus depuis leur première rencontre, et tout à coup ses pensées le reportant au parc du puissant personnage dont il était venu, pauvre et misérable, implorer le secours et l'appui : « Qu'est devenu M. Thomas John ? » demanda-t-il à son odieux compagnon.

Celui-ci tira lentement de sa poche le cadavre du millionnaire, dont les lèvres violacées s'entr'ouvrirent pour prononcer ces paroles : « Par le jugement juste de Dieu, j'ai été jugé; par le jugement juste de Dieu, j'ai été condamné. » Schlemihl frémit d'horreur, et arrachant de son cou la bourse magique, il la jeta dans un gouffre au bord duquel il s'était arrêté : « Périsse le dernier lien qui m'attache à toi ! s'écria-t-il; je t'abjure au nom de Dieu, être effroyable ! éloigne-toi, et ne te montre plus jamais à mes yeux ! » Il avait à peine prononcé ces mots, que l'homme à l'habit gris n'était plus là.

Nous ne suivrons pas, mesdemoiselles, Pierre Schlemihl dans toutes les aventures par lesquelles le poète allemand le fait passer : nous vous dirons seulement qu'il finit par retrouver Bendel son fidèle ami, et la tendre Mina devenue veuve.

Son ombre lui fut-elle rendue ? l'auteur ne le dit pas ; mais Pierre Schlemihl reviendra à une existence paisible et modeste ; la triste expérience lui ayant appris que rarement les applaudissements, les faveurs recherchent le vrai talent, les vertus cachées, et que la foule s'attache trop souvent à la vaine apparence du talent et des vertus... à l'ombre !

AYMAR DE LA PERRIÈRE.



Littérature Étrangère.

SOLITUDE.

To sit on rocks, to muse o'er flood and fell,
To slowly trace the forest shady scene,
Where things that own not man's dominion dwell,
And mortal foot hath ne'er or rarely been;
To climb the trackless mountain all unseen,
With the wild flock that never needs a fold;
Alone o'er steeps and foaming falls to lean;
This is not solitude; 'tis but to hold
Converse with nature's charms, and view her stores
[unroll'd.

But midst the crowd, the hum, the shock of men,
To hear, to see, to feel, and to possess,
And roam along the world's tired denizen,
With none who bless us, none whom we can bless;
Minions of splendour shrinking from distress!
None that, with kindred consciousness indued,
If we were not, would seem to smile the less
Of all that flatter'd, follow'd, sought, and su'd;
This is to be alone; this, this is solitude.

Lord BYRON.

LA SOLITUDE.

S'asseoir sur les rochers, rêver au bord des torrents et des sources, pénétrer lentement dans l'épaisseur des forêts, là où l'homme n'a pas encore établi son empire, et où le sol n'a pas été foulé par la trace de ses pieds; gravir avec les troupeaux sauvages qui n'ont jamais eu besoin d'abri ces montagnes que jusqu'alors on croyait inaccessibles; se pencher sur le bord des abîmes, auprès des cascades écumantes; ce n'est pas être dans la solitude; c'est apprendre à connaître les beautés de la nature, et contempler les trésors qu'elle découvre à nos yeux.

Mais comme l'étranger loin de sa patrie, fatigué du monde, se mêler à la foule et tourbillonner avec elle; entendre, voir, sentir et posséder, sans que jamais personne vous bénisse, et sans avoir personne à bénir; s'éloigner des malheureux, les laisser sans secours, n'être entouré que de favoris, et ne rencontrer que des gens qui malgré leur sincérité n'en accorderaient pas un sourire de moins à ceux qui les flattent, les suivent et les encensent si nous n'étions plus! voilà qui s'appelle être seul au monde; voilà la vraie solitude.

M^{lle} C. Biot.

Éducation.

Le Musée de la Châtelaine.

I.

Au mois de décembre 1398, dans un château situé non loin des bords de l'Isle, au milieu d'une grande salle dont les hautes et épaisses murailles étaient recouvertes de noyer bruni par le temps, devant une vaste cheminée au-dessus de laquelle on voyait suspendues les armes de nobles et puissants chevaliers, se tenait assis dans son fauteuil de bois sculpté, surmonté de

son écusson où brillait la croix d'argent sur un champ d'azur, le sire marquis d'Hautefort. Courbé avant l'âge par les durs travaux de la guerre et par les doux loisirs de la paix, car en ces temps où les exercices du corps composaient toute la vie d'un noble, l'oisiveté devenait aussi une fatigue, le châtelain paraissait comme assoupi devant la chaleur d'un châtaignier non séparé de son tronc qui brûlait en pétillant dans l'âtre. Pylade, en chien fidèle, dormait, le musée appuyé sur les pieds de son maître. A la droite du vieux chevalier se trouvait une table couverte d'un échiquier en ivoire; appuyé sur cette table, messire Étienne, moine de l'abbaye de Cordouin, où l'on conserve le saint suaire reconnu par les bulles de quatorze papes, lisait dans un beau livre imagé; de l'autre côté de la table, Valère d'Hautefort, gra-

cieuse damoiselle de quinze ans, la quenouille passée dans la chambrière de soie, attachée par une épingle au côté gauche de sa longue et fine taille, faisait tourner entre ses jolis doigts un léger fuseau devenu lourd, tant il s'était couvert du lin qu'elle avait filé; derrière elle, ses servantes favorites, Emme et Jeanne, reprisaient le linge du manoir. Une lampe de fer, suspendue par une chaîne de même métal, attachée à l'une des poutres du plafond, éclairait d'une lueur rougeâtre et vacillante cette vaste salle; à la gauche du châtelain, un escabeau était vide, sur lequel Valère jetait avec inquiétude un regard de côté, toutes les fois que l'horloge venait à sonner les heures, que le vent qui sifflait dans les longues galeries faisait crier les portes sur leurs gonds rouillés, et grincer les girouettes sur les toits pointus des tourelles, ou que de grosses gouttes de pluie battaient sur les petits carreaux des fenêtres à châssis.... Alors un court frisson faisait tressaillir la damoiselle, ses doigts se raidissaient et laissaient échapper le fuseau qui restait immobile, suspendu à son côté.

« Mon Dieu Seigneur! pensait-elle, pourvu qu'il n'ait pas rencontré ce vilain sire de Savignac qui le regardait de si mauvais œil le jour de nos fiançailles! Voilà Pylade qui fait un mauvais rêve, il s'agite, il ouïne.... Sainte Vierge! comme le ver renfermé dans ce tronc d'arbre se plaint douloureusement, et qu'il est lent à mourir!... Les chats miaulent à travers les escaliers, ainsi que des enfants qui pleurent... De temps en temps, il me semble entendre d'ici les flots de l'Isle gémir en s'entr'ouvrant pour recevoir notre pauvre chasseur égaré... Oh! si je n'avais pas perdu par la mort ma très-honorée mère, je lui aurais confié tout bas mes terreurs, elle les eût calmées, peut-être, ou tout au moins elle les eût partagées, et cela me les aurait diminuées d'autant... mais céans, personne à qui parler!... Monseigneur est plongé dans ses réflexions, messire Étienne reste

absorbé par sa lecture, les meschines se hâtent, penchées sur leur tâche... car la veillée va finir! »

La jeune châtelaine eut encore à endurer de longues et cruelles angoisses; puis neuf heures sonnèrent à l'horloge du château; elle en avait déjà compté chaque coup dans son cœur, lorsque le son bien connu du cor suspendu au pont levis retentit au dehors: Pylade, réveillé soudain, aboya gaiement et courut vers la porte de la salle; le moine ferma son livre, les servantes se levèrent pour aller préparer le repas du soir; la damoiselle reprit ses belles couleurs, se remit avec une ardeur nouvelle à faire tourner son fuseau entre ses petits doigts agiles; le vieux chevalier releva la tête, et des pas fermes se firent entendre dans la galerie. Bientôt un jeune écuyer à la figure noble et calme, quoi qu'un peu pâlie, entra, jeta un doux regard vers la jolie fileuse qui tenait ses yeux baissés, puis se débarrassant de son manteau lourd de pluie, il donna de la main une caresse à Pylade, s'approcha de l'escabeau vide, et salua respectueusement le marquis d'Hautefort, messire Étienne et la damoiselle.

« Par mon patron! vous revenez bien tard de la chasse, mon beau neveu, lui dit le châtelain; est-ce que vous auriez fait quelque mauvaise rencontre? Vous nous avez manqué ce soir pour faire notre partie d'échecs, notre futur gendre, » ajouta-t-il en lui tendant avec cordialité une main sur laquelle le jeune comte Thierry de Muridan appuya respectueusement ses lèvres.

« Les chemins ne sont pas sûrs, mon fils, reprit le moine; on ne doit pas aller au-devant du danger... il vient toujours assez tôt en ces temps de guerre et de désordre. Si Dieu accorde son aide à l'homme prudent, Dieu la retire à l'homme qui se joue de la vie qu'il lui a confiée. »

Thierry restait toujours debout, le regard fixé sur la gracieuse damoiselle qui toujours filait.

« Est-ce que vous ne vous asseyez pas, cousin? lui dit-elle, levant enfin sur lui ses beaux yeux humides; est-ce que vous n'allez pas nous raconter pourquoi vous vous êtes attardé jusqu'à cette heure indue? »

Le damoiseau sortit de son sein un fusteau d'argent finement travaillé, placé au milieu d'une touffe de roses de Bengale, les seules qui se pussent cueillir en cette âpre saison, et le présentant à la jeune châtelaine :

« C'est aujourd'hui le saint jour de votre fête, damoiselle, dit-il d'une voix doucement émue; je désirais un présent digne de vous être offert... il m'a fallu l'aller chercher à la ville, où l'orfèvre m'a fait attendre... son œuvre n'étant pas parachevée comme il l'entendait... voilà tout! » ajouta-t-il avec un embarras qu'il s'efforçait de contenir.

« Grand merci! cousin, » répondit Valère, tendant sa blanche main pour recevoir le bouquet.

« Ah! c'est à la dame de vos pensées que vous nous avez sacrifié! reprit le vieillard. J'estime que vous auriez dû nous en prévenir; de notre côté, nous l'eussions fait savoir à notre bon compagnon le comte de Savignac, qui nous eût octroyé pour ce soir sa joyeuse compagnie... Allons!... nous vous pardonnons, beau sire! ajouta-t-il en riant, d'autant mieux que, par mon patron! à votre âge, j'aurais agi de la sorte.

— L'intention d'offrir un bouquet à votre fiancée n'est point blâmable, reprit le moine; mais *prudence est mère de sûreté*, et la douce surprise que vous venez de faire éprouver effacera difficilement, mon fils, les longues alarmes que l'on a ressenties durant votre absence. Songez que le cœur des dames est plus facile à la peine qu'au plaisir.

— Messire Etienne a raison, ajouta le châtelain d'un air fâché. Par mon patron! je vous en veux, sire Thiery; vous avez chagriné ma bien aimée Valère.

— Grâce! monseigneur, grâce! il ne

le fera plus! » dit la pauvrete en essuyant les larmes que la souffrance avait amassées au fond de son cœur, et que les paroles sympathiques du moine et de son père avaient fait monter à ses yeux.

— Ainsi soit fait! aussi bien le fils de ma sœur m'est cher, » répondit le faible vieillard, toujours de l'avis du dernier qui parlait.

Les meschines apportèrent les confitures, le vin chaud; et la collation terminée, les commensaux du castel d'Hautefort se retirèrent pour goûter en paix le repos de la nuit.

II.

Le jeune écuyer ne pouvait dormir. A peine le crépuscule du matin eut-il blanchi sa chambre qu'il se leva, et s'en alla sans bruit gratter à la porte du chapelain.

« Dormez-vous, mon père? demanda-t-il à voix basse au travers de la serrure.

— Non, mon fils. Je vous attendais. Entrez! »

Thiery ferma soigneusement la porte, prit un siège auprès du moine et dit, le regardant en face :

« Je vous ai menti hier, messire.

— Je l'avais vu dans vos regards qui se détournaient des miens, mon fils. Vous venez me dire la vérité... je vous écoute.

— Mon père, j'ai tué un homme.

— C'est un très-grand malheur! Dieu a dit : *Tu ne tueras point*... Mais vous n'aurez agi ainsi que pour votre propre défense?

— Sous prétexte d'aller à la chasse, je me rendais seul chez l'orfèvre, afin de rapporter le fuseau que je lui avais commandé, lorsqu'au retour je crus être suivi par trois cavaliers enveloppés jusqu'aux yeux dans de longs manteaux gris. Vous m'avez enseigné la prudence, mon père; ils étaient trois; adonc, je partis au galop; mais mon cheval avait déjà fait une fois le chemin, leurs coursiers sans doute étaient frais; la distance qui me séparait de ces cavaliers

diminuait à chaque instant, je le jugeais au bruit des montures frappant de leurs pieds les cailloux de la route... Combattre devenait ma seule chance de salut... j'armai mon arquebuse, fis volte-face, et courant sur eux :

« Que me voulez-vous ? » leur dis-je.

Au lieu de répondre, ils firent mine de vouloir m'entourer... mais sans attendre qu'ils aient pu mettre la main à la bride de mon cheval, je visai le bandit qui s'en approchait... et il tomba à la renverse sur la croupe de son coursier; sans doute, l'animal avait été frappé du même coup, car il partit au galop, traînant le cavalier suspendu à la selle. Soudain ses deux compagnons le suivirent dans l'espoir de lui porter secours, et je les vis disparaître derrière le brouillard. Présument que ces malfaiteurs pourraient m'attendre sur la route du manoir d'Hautefort, je cherchai de l'œil un refuge, afin de leur laisser le temps de perdre patience, et j'attachai mon coursier à un arbre, derrière une haie. La pluie commençait à tomber; ayant rechargé mon arme, je l'enveloppai de mon manteau, puis, l'oreille au guet, j'attendis. Je ne sais quel espace de temps s'écoula, qui me paraissait bien long ! lorsque j'entendis trois chevaux revenant au pas. La nuit était sombre, la pluie tombait à torrents... Or, à deux pas de moi ces chevaux s'arrêtèrent.

« Par l'enfer ! où a-t-il pu passer ? dit une voix. Malgré la défense de le tuer, si j'avais rencontré ce blanc-bec, j'aurais vengé sur lui la mort de notre camarade.

— Tu aurais eu tort, répondit l'autre voix; monseigneur ne nous donnera la récompense promise que si nous le lui amenons en vie... mais, par la mort-Dieu ! tôt ou tard il ne pourra nous échapper !

— Pauvre compaçon ! reprit la première voix ; lui qui comptait si bien piller, saccager chaumières et châteaux pour aller ensuite boire à loisir l'argent de France dans sa chère Angleterre.

— Après tout, ça 'est bien égal qu'il

soit mort, dit la seconde voix; je n'aime pas à partager avec les Anglais ! Allons faire enterrer celui-ci. Il est lourd en diable !... Sais-tu que ce cadavre qui me ballotte entre les bras me donne le frisson... Dis donc ! est-ce que ça se gagne la mort ?

— C'est selon ! répondit la première voix.

— Hum, hum ! reprit la seconde voix comme pour secouer la peur; par la mort-Dieu ! donne donc de l'éperon à ton cheval, et en route !

— Pauvre compaçon ! répéta la première voix; ce blanc-bec ne lui aura pas laissé le temps de dire : *Goddam !* »

Lorsque je crus ces bandits assez éloignés, jerevins lentement, évitant les grands chemins autant que faire se pouvait, car je voulais arriver céans sain et sauf; mais aussi je ne voulais pas me trouver encore dans la dure nécessité de tuer un homme.

— Oui, c'est une dure nécessité, mon fils; mais j'estime que Dieu vous aura absous. Qui pouvez-vous soupçonner de ce guet-apens ? Auriez-vous donc quelque ennemi ?

— Je ne m'en connais aucun, mon père, à moins que ce ne soit le sire de Savignac, en raison de la préférence que m'a accordée ma belle cousine, à son détriment.

— Vous avez sagement fait, mon fils, de taire cette rencontre; elle eût troublé la sécurité de votre douce fiancée et celle de monseigneur; mais bientôt vous n'aurez plus rien à craindre de votre rival : le jour après Noël, vous aurez vos vingt et un ans accomplis, vous serez armé chevalier, et le lendemain...

— Le lendemain, interrompit vivement le jeune écuyer, vous bénirez mon mariage avec damoiselle Valère.

— Amen ! mon fils. Jusque-là ne sortez pas du manoir. Si ce guet-apens est le fait du sire de Savignac, une fois marié, vous n'aurez plus à craindre ce seigneur. Mais ne manquez de venir ce matin à la cha-

pelle remercier Dieu et les saints pour vous avoir laissé la liberté et la vie sauve.

— Je n'y manquerai, messire chapelain. Merci de vos avis salutaires. »

Et le damoiseau s'en retourna sans bruit, ainsi qu'il était venu.

III.

Le temps qui suivit fut austère pour le jeune écuyer. C'étaient des jours de jeûne, des nuits passées en prières dans la chapelle; après un aveu sincère de toutes les fautes de sa vie, il avait reçu avec dévotion le sacrement de l'Eucharistie; il prenait des bains, et portait des vêtements blancs, symboles de la pureté nécessaire dans le nouvel état qu'il allait embrasser; le soir, il le passait avec ses parrains, assistés de messire Etienne, qui lui expliquaient les principaux articles de la foi et de la morale chrétienne. Tels furent les préliminaires de la cérémonie dans laquelle le novice devait être ceint de l'épée de chevalier.

De son côté, Valère s'occupait de ses apprêts de noces, ou bien, entourée de ses servantes complétant son trousseau, elle brodait une écharpe qui devait orner la poitrine de son fiancé.

Le sire d'Hautefort se trouvant ainsi esseulé, avait accueilli avec joie la proposition du comte de Savignac de venir lui tenir bonne compagnie en faisant sa partie d'échecs, ce qui augmentait les ennuis de la jeune châtelaine, car il lui fallait endurer les louanges de ce seigneur et sentir ses regards passionnés se fixer hardiment sur elle.

Le comte de Savignac, d'une noble et ancienne famille, avait passé sa jeunesse à satisfaire ses passions : la guerre, le jeu, la table et la chasse. A quarante ans, il revint habiter le château de ses pères; alors il ne lui restait qu'une fortune et une santé assez délabrées, et les mêmes passions, qui, elles, ne l'avaient point abandonné. Le sire d'Hautefort était riche, il faisait bonne chère, grandes chasses, de sorte

qu'une amitié de voisinage s'était établie bientôt entre eux. Pendant ce temps, Valère grandissait en vertus, en grâces et en beauté; le comte, qui n'avait jamais pensé à se marier, ayant peu de respect pour les dames, devint tellement épris de la jeune châtelaine, qu'à cinquante ans, malgré la disproportion qui existait entre leur âge, il avait demandé au châtelain la main de sa fille. Celui-ci l'avait refusée, sous prétexte qu'elle était déjà promise à son neveu, et, pour ôter tout espoir à son ami, il avait fiancé les deux jeunes gens peu de mois avant l'époque choisie pour leur mariage. Cependant ce refus ne paraissait point avoir rompu l'amitié entre les deux chevaliers; on eût dit que le comte conservait toujours l'espérance de devenir le gendre du sire d'Hautefort, et même depuis l'absence du jeune écuyer et du chapelain, il redoublait ses assiduités près de son vieil ami, perdait tous les soirs chaque partie, écoutait le récit de chaque tournoi, de chaque bataille où le marquis s'était trouvé, et fit si bien qu'il lui était devenu indispensable.

IV.

Le lendemain de Noël arriva : toutes les cloches furent mises en branle; les nobles dames et les nobles seigneurs des environs accoururent au manoir pour assister à la prise de chevalerie du jeune comte Thierry de Muridan. La chapelle était restée parée comme pour la fête de la naissance de notre Sauveur; les assistants, pieusement assemblés, attendaient: le novice s'avança vers l'autel ayant son épée suspendue au cou; il l'ôta, la présenta au chapelain, qui la bénit et la lui remplaça de même. Alors le novice, les mains jointes, alla se mettre à genoux devant le sire d'Hautefort.

« A quel dessein désirez-vous entrer dans l'ordre ? lui demanda le vieillard, dont la voix tremblait d'une sainte émotion.

— Pour maintenir l'honneur de la religion et de la chevalerie, » répondit le novice

d'une voix ferme et sonore, « pour rendre la paix à mon pays et protéger le pauvre contre le riche, le faible contre le puissant. »

Après ces mots, le sire d'Hautefort revêtit successivement le novice de toutes les marques extérieures d'un chevalier : les éperons, en commençant par la gauche, le haubert, ou la cotte de mailles, la cuirasse, les brassards et les gantelets. Valère, assise à côté de son père, se leva, rouge, chancelante, et ceignit à son fiancé l'écharpe qu'elle avait brodée pour ce beau jour. Sitôt après, le novice tira son épée, la présenta au sire d'Hautefort, qui la prit, et lui en frappa trois coups sur l'épaule ; puis il lui donna l'accolade en disant d'une voix haute et grave :

« Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je vous fais chevalier : soyez preux, hardi et loyal... mon gentil neveu, » ajouta-t-il plus bas avec une tendresse toute paternelle.

Incontinent un écuyer remit au jeune comte le heaume ou casque, l'écu ou le bouclier, et puis enfin la lance.

La cérémonie étant terminée, le sire de Savignac, qui s'était tenu à l'ombre d'un pilier, s'avança pour prendre la main de Valère ; mais la damoiselle quasi effrayée la présenta bien vite à son cousin ; celui-ci regarda le comte d'un air de menace ; mais le comte disparut dans la foule, et le vieux châtelain, appuyé sur messire Étienne, ayant quitté la chapelle, Valère et Thiery le suivirent, puis les assistants ; et tous se rendirent processionnellement à la salle du festin, où un banquet devait terminer la journée.

« Ne nous quittez pas en ce moment, cousin Thiery, lui dit en tremblant la jeune châtelaine, comme ils marchaient côte à côte ; ne nous quittez pas ! Ce méchant comte me fait peur... je crains pour vous !

— C'est peu faire honneur à ma vaillance, reparti en souriant le jeune chevalier ; c'est peu tenir compte de mon courage que de faire voir telles craintes... ma douce

mie... le comte n'oserait. Or, suivi de mon écuyer, le devoir veut que j'aie montré à vos nombreux vassaux le nouveau défenseur qui vient de leur être octroyé ; à regret je vous quitte :

Chevaliers en ce monde-cy
Ne peuvent vivre sans soucy ;
Ils doivent le peuple défendre
Et leur sang pour la foy espandre (1).

Mais je reviendrai avant l'heure du festin, damoiselle, chassez toute idée de tristesse ; demain est un si beau jour ! demain, devant Dieu, nous serons unis pour jamais !

— Oh ! Thiery, ne tardez pas !... Je ne sais... mais j'ai le cœur bien gros. »

Pour toute réponse, le jeune chevalier lui serra tendrement la main.

Arrivé dans la cour d'honneur, il conduisit Valère près du châtelain, debout sur le perron ; alors, sans s'aider de l'étrier, il monta sur le coursier que son écuyer tenait en main, passa devant les seigneurs et les dames en caracolant et faisant brandir sa lance et flamboyer son épée, aux grands applaudissements des spectateurs ; puis ayant salué les dames, il s'élança suivi de son écuyer, traversa au galop le pont-levis et se perdit dans la campagne.

Valère, qui s'était hâtée de monter en sa chambre, courut se placer à son étroite fenêtre pour le suivre du regard tant loin qu'elle pourrait ; mais dès qu'il eut disparu, il lui sembla qu'elle ne le verrait plus jamais ; elle fondit en larmes sans se donner le soin, aux yeux de ses servantes qui l'avaient suivie, de dissimuler une douleur dont elle ne pouvait se rendre compte.

« Mon Dieu Seigneur ! dit-elle, après avoir bien pleuré, qu'est-ce à dire ? autrefois, quand j'avais essuyé mes yeux, je me sentais consolée ; aujourd'hui au contraire je me sens encore plus désolée. »

(1) Eustache Deschamps, dont les poésies, encore manuscrites, furent composées vers la fin du quatorzième siècle.

Elle se mit à deux genoux, les mains jointes; les meschines l'imitèrent par sympathie; mais la prière que la jeune châtelaine adressait à Dieu, à la Vierge, à tous les saints, ne lui amenait aucun soulagement... Elle se releva, et, désespérée, elle s'en alla tomber dans un fauteuil.

« Pourquoi donc pleurer ainsi, damoiselle, lui dit Emme, puisque demain vous serez à l'époux qui vous plaît ? »

— Mais je ne crois pas à demain, répondit Valère en pleurant toujours.

— Patience, damoiselle, patience ! lui dit Jeanne; l'heure s'avance où le chevalier doit revenir.

— Mais s'il ne revenait pas, mon Dieu ! que deviendrais-je !

— Voici un cheval qui accourt au galop, » s'écrie Emme.

Valère se précipite à la fenêtre... ne voit que l'écuyer de Thiery, Michel, les vêtements en désordre... elle se frappe le front avec désespoir, descend à la galerie intérieure qui donnait sur la salle du festin, où se trouvaient réunis les convives, et ses jambes ne pouvant plus la porter, elle s'arrête appuyée sur la porte.

L'écuyer entraînait par la porte opposée.

« Monseigneur ! dit cet homme d'une voix essoufflée, monseigneur ! Après s'être montré sur les carrefours, sur les places des villages qui sont de votre dépendance, après avoir reçu les bénédictions de vos vassaux, le jeune chevalier revenait au manoir, lorsque derrière nous, des hommes armés, sortant comme de dessous terre, lui saisissent les bras, le bâillonnent malgré ses efforts désespérés et l'emmènent à travers la forêt, tandis qu'une partie de la troupe m'attachait à un arbre et me laissa bientôt pour aller rejoindre les autres bandits... mais je ne restai pas longtemps en cet état : Pylade nous avait suivis, il vint à mon secours, rongea avec ses dents la corde qui me retenait, et je viens, monseigneur, vous demander main-forte pour aller secourir le jeune chevalier. »

En écoutant ce récit, les assistants gardaient un silence de stupéfaction. Ce fut le sire de Savignac, que l'on n'avait point aperçu jusqu'alors, qui le rompit.

« Aux armes ! aux armes ! s'écria-t-il en tirant son épée avec un air de fanfaron; messeigneurs, allons au secours de notre frère en chevalerie.

— Auecours ! répéta le vieux châtelain, revenu de son douloureux effroi; qu'on me donne mon cheval et ma lance.

— Oui, reprit le moine, il faut délivrer le jeune Thiery... mais qui a pu l'enlever ainsi traitreusement sur les domaines de monseigneur ?

— Ehl par Satan ! ce sont les Anglais, répondit avec assurance le sire de Savignac. Cesont les Anglais qui, appelés par le comte Archambaud Talleyrand, viennent rançonner et spolier les nobles et les manants du blanc et du noir Périgord (1).

— Qu'en savez-vous... sire comte?... » lui demanda lentement messire Étienne, le regardant au visage; « en voilà la première nouvelle... qu'en savez-vous ? »

Le sire de Savignac ne put soutenir le regard scrutateur du moine; il baissa la tête sans répondre, et chercha par où il pourrait s'en aller.

« Je cours au château de Montignac, s'écria le sire d'Hautefort; il faudra bien qu'Archambaud V, s'il est auteur ou complice de ce rapt, me rende le prisonnier, quelle que soit la rançon qu'il en exige. Vous, messeigneurs, ajouta-t-il en s'adressant aux assistants, il est de votre devoir de chevaliers de punir cet acte de félonie. Allez parcourir les monts et les vaux, en m'aidant à la recherche de mon neveu bien aimé. »

Chacun se sépara à la hâte : les uns pour se mettre en effet à la recherche du comte Thiery, le plus grand nombre pour

(1) On donnait le nom de *blanc* au haut Périgord, à cause de ses montagnes, et le nom de *noir* au bas Périgord, à cause de ses forêts.

reconduire les dames, et aviser à la défense de leurs domaines.

Le moine, resté seul, sortait de la salle du festin pour regagner sa chambre... il trouva Valère qui était pâmée entre les bras de ses désolées servantes.

V.

Archambaud avait juré sur sa part de paradis qu'il ne savait rien touchant le sort du jeune chevalier. Valère tous les jours allumait un cierge devant le saint patron de son cousin, et pourtant deux semaines venaient de s'écouler, et Thiery n'était pas revenu. La jeune châtelaine pleurait et priait, elle ne filait plus; le moine se tenait pensif, la tête appuyée sur ses mains; le marquis n'osait mettre dehors toute la douleur sur le sort de Thiery, dans la crainte d'augmenter celle de sa fille. Il y avait bien autant d'orgueil que de tendresse dans ses regrets... Thiery devait être son gendre, le représentant de sa race... le vieillard paraissait s'affaiblir de plus en plus... d'anciennes blessures s'étaient rouvertes.

Chaque soir le comte de Savignac arrivait dans ce castel désolé prendre place sur l'escabeau vide, et raconter les démarches infructueuses qu'il avait faites pour retrouver le jeune chevalier, ou bien les attaques et l'incendie des châteaux voisins par les Anglais.

« Ah ! disait avec amertume le vieux châtelain, que n'ai-je encore mes forces ! car ce n'est pas le courage qui me manque !... Si j'avais au moins mon cher et regretté neveu, je ne craindrais pas Archambaud et sa bande !

— Vous me trouverez toujours prêt à vous défendre, répondait le comte avec emphase ; ne suis-je pas votre meilleur ami ?... votre fils ? » ajoutait-il d'une voix qu'il essayait de rendre caressante, ce qui faisait frémir Valère et sourciller le moine.

A de tels récits, l'effroi régnait parmi les habitants du manoir, et la nuit, les soldats

et les varlets veillaient en faisant sentinelle.

Un soir le sire de Savignac arriva plus tard que de coutume ; son air était contrain, embarrassé.

« Je vous apporte, dit-il en baissant les yeux, une triste nouvelle. » Le châtelain redressa lentement sa tête abattue ; le moine leva les yeux au ciel, Valère se laissa tomber en arrière sur son fauteuil.

« Une bien triste nouvelle, » répéta-t-il d'un faux air de contrition ; « l'Isle vient de rejeter le corps d'un jeune homme ; quoiqu'il fût dépouillé de ses vêtements et défiguré par un long séjour sous les eaux, je l'ai reconnu... » Le comte hésita... « Je l'ai reconnu pour être le chevalier Thiery de Muridan. »

Un cri déchirant partit du fond du cœur de la jeune châtelaine ; le moine fit le signe de la croix et murmura des prières, le vieillard laissa retomber lourdement sa tête sur sa poitrine.

« Voulant éviter à votre cœur un si douloureux spectacle, ajouta le comte, j'ai fait ensevelir en secret votre jeune et malheureux parent.

— C'est trop de zèle, sire comte ! reprit le moine d'un ton sévère. Il était de mon devoir de dire les dernières prières sur le corps de mon cher élève. Sans doute, ajouta-t-il d'une voix émue, il est mort traîtreusement assassiné, et la place de ses blessures nous eût fait connaître sous quelle main ennemie il avait succombé.

— Oui, dit le châtelain dans une grande douleur, vous avez mésusé de votre amitié pour nous, sire de Savignac ; j'aurais voulu avoir la triste consolation de faire rendre aux restes du fils de ma sœur, à mon fils d'adoption, les honneurs qui lui étaient dus.

— Ah ! mon Dieu ! que je suis malheureuse ! s'écria Valère à travers ses sanglots ; mon Dieu ! que je suis malheureuse !.... Ah ! ma vie durant je veux porter dans mon cœur le deuil de mon fiancé !

— J'ai cru faire pour le mieux, répon-

dit le comte d'un air qu'il s'efforçait de rendre penaud; en ces temps de rapine et de meurtre il n'eût point été sage d'attirer les yeux sur vous par l'éclat d'une pompe funèbre... Je viens d'apprendre de bonne part que vos richesses ont excité la convoitise des Anglais, et je venais m'entendre avec vous sur un plan de défense...

— Pardonnez au désespoir d'un vieillard, dit le châtelain reprenant quelque énergie; j'ai été injuste envers vos bonnes intentions, mon brave camarade... Cessons toutes récriminations: il s'agit maintenant de se défendre, car je ne veux pas que l'Anglais puisse se vanter d'avoir mis le pied sur mes terres; et notre bon roi Charles VI fait bien de ne pas nous y aider... Par mon patron! nous en viendrons bien à bout nous-mêmes!

Et le faible vieillard s'était redressé comme dans sa verte jeunesse.

« Messire Étienne, ajouta-t-il, s'adressant au chapelain, emmenez ma chère et désolée fille, et donnez-lui les consolations que notre sainte religion a mises dans votre cœur.

VI.

Tout était en rumeur parmi les vassaux forcés de quitter leurs femmes, leurs enfants, leurs chaumières, de les abandonner aux Anglais, pour venir défendre leur seigneur. Valère prenait peu de part à ce qui se passait autour d'elle; elle ne descendait plus que pour aller, soir et matin, recevoir la bénédiction de son père, et le reste du temps elle le passait devant son prie-Dieu. Les hommes d'armes veillaient les nuits; le jour, on entendait au loin quelque escarmouche; mais l'attaque annoncée par le comte n'avait pas eu lieu, on eût dit que les vassaux du sire d'Hauteafort, son château et ses nombreux domaines étaient respectés de l'ennemi... par bonheur! car le marquis venait de tomber en danger de mort; messire Étienne, qui avait étudié la médecine, employait toute sa

science auprès du vieillard, Valère tous ses soins et tout son dévouement... ce fut en vain... rien ne pouvait le retenir à la vie.

Durant ses longues souffrances, une idée semblait le préoccuper vivement; il désirait souvent rester seul; alors le comte de Savignac arrivait, et ils avaient ensemble de longs et secrets entretiens.

Le dernier venait d'avoir lieu, le comte était sorti la tête haute, l'air vainqueur, le poing sur la hanche; le sire d'Hauteafort se fit porter dans son grand fauteuil, et envoya chercher sa fille.

Valère entra, vint se mettre à deux genoux devant son père, prit dans ses jeunes mains les deux pâles mains du moribond et les couvrit de larmes.

« Vous aurez été bien éprouvée par le Seigneur, mon orpheline, lui dit-il en la baisant au front; à quinze ans, vous aurez perdu père, mère, fiancé... mais je vous laisserai un protecteur qui vous défendra quand vous m'aurez perdu pour toujours.

— Ah! très-cher père! je ne vous perdrai pas! Dieu ne peut me vouloir tout ravir à la fois! s'écria-t-elle en l'entourant de ses bras. Si vous me quittez, je vous suivrais... aussi bien, que ferais-je? seule, ici-bas!

— Calmez-vous, ma bien-aimée, dit le vieillard, reprenant de la vie sous les caresses de son enfant; vous me donneriez le regret de mourir... mais il dépend aussi de vous d'adoucir ce regret... Écoutez-moi! Ce nom glorieux, ce titre, ces richesses que je tiens de mes ancêtres... je désirerais les léguer à mes descendants...

Valère releva la tête et regarda fixement son père.

« Oublions des projets de mariage que la mort a rompus. Si jeune, vous ne pouvez rester sous la seule garde de messire Étienne... j'ai fait choix pour vous d'un époux digne de m'appartenir, et je mourrai content si je puis emporter cette assurance que je revivrai dans les fils qui me naîtront de vous.

— Jamais je ne me marierai ! mon père , dit la jeune châtelaine , se relevant pâle d'effroi . Au nom de la très-sainte Vierge ! n'augmentez pas la dose de mes peines , en m'ôtant la consolation de les pleurer éternellement .

— Vous ne pensez qu'à vous , ma fille , en me parlant ainsi , vous oubliez votre père mourant , reprit le vieillard , d'un ton de douloureux reproche , votre père mourant qui vous prie... »

Valère , au désespoir , cacha sa tête dans ses mains .

« J'ai fait choix , continua-t-il , d'un genre de noble et de vaillante lignée , qui m'a promis que votre premier né prendrait le nom et les armes de marquis d'Hautefort... Très-chère fille ! faites que j'aie rejointre en paix mon Sauveur... je vous le demande au nom de ma race qui va s'éteindre en moi , et qui pourrait renaître glorieuse en votre personne . »

Il se laissa glisser à terre ; Valère le releva avec un saint respect ; puis après un moment de silence :

« Et... de qui monseigneur a-t-il fait choix ? reprit-elle , l'âme navrée .

— Du sire de Savignac , ma fille ; il a été l'ami de votre père , durant tantôt dix ans , il vous aime , et m'a promis qu'une fois marié , il vous laisserait un mois pour vous donner le temps de le considérer comme votre époux . »

La fiancée de Thiery avait pâli en entendant prononcer le nom de Savignac . Après un moment de réflexion , elle se dit : « Il me laissera un mois pour pleurer... C'est bien... mieux vaut celui-ci qu'un autre . »

— Je vous obéirai , monseigneur , répondit-elle d'un air résigné , et puisse cet acte de ma respectueuse obéissance à vos volontés vous rendre une santé qui nous est si chère .

— Cela ne se peut ! dit le vieillard en hochant la tête . Merci de ce que vous venez de faire pour moi , ajouta-t-il d'une voix affaiblie , Dieu vous en récompensera ,

ma noble fille , en ce monde et dans l'autre ! Je peux donc mourir... mon nom vivra... Faites savoir à messire Étienne que je suis prêt à recevoir les saints sacrements .

VII.

Le lendemain au matin , Valère , en deuil de son cousin , se rendait à la chapelle , donnant la main au comte de Savignac . Le prêtre était à l'autel , il semblait regarder avec effroi ces deux époux agenouillés devant lui ; il s'arrêtait , il hésitait avant de prononcer les paroles sacramentelles.... Enfin , faisant un effort sur lui-même , il acheva de consacrer ce lugubre mariage , qui n'avait pour témoins que quelques varlets et quelques servantes conduits par le hasard à la chapelle , Emme et Jeanne étant restées près du moribond .

Au retour , la comtesse paraissait n'avoir pas une goutte de sang dans les veines ; le comte était radieux , il faisait résonner ses éperons sur les dalles , et portait d'un air provoquant la main sur la garde de son épée . Arrivé à la porte du châtelain , il s'arrêta .

« Adieu ! comtesse , dit-il en lui baisant la main , des gentilshommes s'étant réunis pour une chevauchée contre les Anglais , je vais me joindre à eux... croyez que s'il le devoir... »

Elle lui fit une profonde révérence et se hâta d'entrer chez son père , en s'efforçant de faire bon visage .

« C'est fini , monseigneur , lui dit-elle , je suis comtesse de Savignac... vous devez en avoir contentement . Adoncques , il vous faut reprendre courage et santé .

— Je le voudrais de tout mon cœur , mon enfant... si Dieu voulait le permettre . »

Le moine s'avança lentement .

« Messire , lui demanda le châtelain , votre science peut-elle quelque chose pour moi ? »

Le moine s'agenouilla à côté de la comtesse et se mit à réciter les prières des agonisants .

« Je vous comprends , ajouta le mori-

bond d'une voix à peine entendue. Allons ! puisque Dieu le veut !... Je vous bénis, ma fille ! Il lui apposa les mains sur la tête. « Adieu, ma fille bien aimée... Adieu !... »

On l'entendit murmurer : « *Notre père qui êtes aux cieux... que votre volonté soit faite...* »

Un coup donné derrière la porte l'ouvrit soudain... Pylade entra suivi de l'écuyer de feu le comte Thiery. Le chien hurla d'un ton si lugubre en flairant son maître, que le moine et la comtesse cessant de prier, se relevèrent incontinent... Le sire d'Hautefort n'était plus !... Il fallut emporter la comtesse évanouie.

Restés seuls auprès du trépassé, messire Etienne et l'écuyer eurent ensemble un entretien secret ; sans doute au sujet des derniers devoirs à rendre au châtelain. En effet, il fut enterré le lendemain avec la pompe convenable ; bien qu'il n'eût ni fille, ni gendre, ni amis à son service funèbre. Le comte n'avait pas reparu depuis le jour de son mariage, les seigneurs voisins étaient occupés à défendre leurs châteaux, et la jeune châtelaine, quasi folle de douleur, ne pouvait pas quitter sa chambre.

VIII.

Trois jours après la mort du sire d'Hautefort, la comtesse reçut un message de son époux. Il lui faisait demander une entrevue. Elle frémit des pieds à la tête, et répondit qu'elle était prête à recevoir monseigneur.

Il entra la tête basse, l'air inquiet et soucieux, revêtu de ses armes de guerre. La jeune châtelaine, qui s'était agenouillée pour demander à la sainte Vierge le courage de sa nouvelle destinée, se releva subitement.

« Asseyez-vous ! madame, lui dit-il d'un ton brusque ; aussi bien... j'en ai long à vous dire... » et s'asseyant lui-même, il reprit.

« J'ai regret que mon beau-père soit parti de ce monde en mon absence... Vous le pleurez, c'est bien !... mais je ne veux pas

que vous pleuriez un autre que lui ! c'est cet autre qui est cause que vous me haïssez. Ne vous en défendez ! madame, ajouta-t-il, voyant qu'elle faisait effort pour répondre, je m'en suis grandement aperçu depuis tantôt un an que je vous aime, et, par Satan ! vous ne vous en cachiez guère !... Alors j'avais un rival... il n'est plus !... d'ailleurs, vous m'avez juré obéissance, et fidélité devant Dieu.

— Je tiendrai mes serments, monseigneur, répondit-elle d'une voix tremblante et sans lever les yeux.

— J'y compte ! Cependant, pour vous aider à perdre ces souvenirs d'enfance qui me sont déplaisants, j'ai résolu que vous quitteriez ce castel, où j'ai besoin de me faire connaître à mes nouveaux vassaux.

— Ah ! monseigneur, rendez-les heureux, et je vous en saurai bon gré !

— Vraiment ! madame, reprit-il avec une légère ironie. Eh bien ! nous essayerons ainsi de vous plaire. Si je suis venu, ce n'est pour écouter vos volontés, mais bien pour vous dicter les miennes... Voilà !... Vous allez partir sous bonne escorte, afin de vous rendre à mon château de Savignac ; je vous y ai fait préparer une tourelle que vous habiterez en mon absence avec celles de vos servantes que vous aurez choisies. Ainsi qu'il est convenu avec feu votre père, je vous accorde un mois pour vous accoutumer à vos nouveaux devoirs ; pendant ce temps, je resterai à guerroyer loin de vous, et ce mois écoulé, madame, je reviendrai... pour ne jamais plus vous quitter. »

Il prit les mains de la comtesse, qui tremblait comme une feuille, les baisa passionnément, puis l'ayant regardée, il vit tant d'effroi sur les traits de sa jeune épouse qu'il ajouta avec colère :

« Je reviendrai, madame, et par Satan ! je vous forcerai bien à me faire bon visage ! »

Il sortit en fermant violemment la porte.

« Au moins, se dit la comtesse respirant avec effort, durant ce mois, ceux que

j'aime, j'aurai le temps de ne plus les aimer ; et ceux que je n'aime pas, j'espère avoir l'air de les aimer... à force de courage et de prières... la sainte Vierge aidant. »

Le lendemain au matin, la jeune châtelaine, suivie d'Emme et de Jeanne, toutes trois montées sur de blanches haquenées, toutes trois, par les ordres du comte, vêtues de même et couvertes de voiles épais afin qu'on ne pût reconnaître en chemin laquelle des trois était la comtesse, sortirent du château, escortées d'une vingtaine de gens d'armes. La triste châtelaine ne rencontra sur son passage que les vieux serviteurs du manoir, elle leur fit de la main un bienveillant adieu... c'étaient les seuls êtres qu'elle laissât derrière elle ! Le marquis d'Hautefort une fois dans le caveau de ses ancêtres, messire Etienne était allé se renfermer dans l'abbaye de Cordouin, sans même avoir revu celle qu'il nommait sa fille. Michel avait disparu, on ne savait où il était allé, et Pylade l'avait suivi sans doute... Il ne restait donc plus rien qu'elle pût regretter aux lieux où elle venait de passer ses jeunes années ! De toutes ses espérances de bonheur, elle n'emportait du château de ses ancêtres que des habits de deuil et un léger fuseau d'argent !

« Adieu ! mon très-honoré père, dit-elle comme elle passait le pont-levis ; adieu ! ma très-vénérée mère ; je ne pourrai plus pleurer sur vos tombes, mais je vous en élèverai une dans mon cœur, où je vous réunirai tous les deux. »

Elle repoussa la pensée de son cousin, et voulant commencer la tâche qu'elle s'était donnée de l'oublier, elle se hâta de dire, en tournant sur chaque hameau ses yeux voilés de larmes :

« Vous, pauvres vassaux que j'ai soignés, consolés... priez pour moi qui ne puis plus rien pour vous ! »

La petite troupe arrivait devant une forêt de châtaigniers, un chien en sortit et accourut se dresser près de la haquenée qui portait la comtesse.

« Pylade ! s'écria-t-elle, mon chien fidèle ; viens avec moi ! »

Elle se pencha, et lui passait et repassait gentiment la main sur la tête en versant de douces larmes, quand, par malheur, un des soldats vint à se retourner et frappant le chien de sa lance, il l'envoya rouler au loin dans la poussière. Un sifflement aigu partit de la forêt ; le chien se releva, puis sans se retourner, il reprit en boitant sa course, et disparut à travers les arbres.

« Pauvre Pylade ! dit la jeune châtelaine qui le suivait des yeux avec tristesse. Puisse-tu trouver un maître qui t'aime comme je t'aurais aimé ! »

IX.

Arrivée au château de Savignac, la comtesse se vit enfermer dans une haute tourelle dont elle ne sortait que pour se promener au milieu d'une espèce de préau entouré de hautes murailles. Un intendant et sa vieille femme étaient les seuls serviteurs qu'elle vit venir jusqu'à elle ; ils lui apportaient toutes les choses nécessaires à la vie... toutes, excepté la liberté !

Les journées se suivaient et se ressemblaient dans la tourelle. Le matin, la comtesse se mettait à son balcon, levait ses pieux regards vers le ciel, puis les tournait dans la direction du castel d'Hautefort ; le jour, elle filait avec ses servantes, qui pour la distraire chantaient de leur douce voix des noëls, des cantiques, ou bien rappelaient à son souvenir quelques circonstances de leur première jeunesse, ayant soin de ne jamais y mêler les noms des parents qu'elle avait perdus.

« Vous souvenez-vous, chère maîtresse, disait Jeanne, que, prêtes à faire quant et quant notre première communion, vous, qui étiez une sainte, aviez voulu, par pure humilité, être vêtue ni plus ni moins que moi, pauvre fille d'un de vos pauvres vassaux ; ce qui éleva tant d'orgueil en mon cœur que messire Etienne ne voulait pas

me donner l'absolution et que, sans vos prières...

— Vous souvenez-vous, bonne maîtresse, reprenait Emme, qu'un jour, voyant du haut de votre fenêtre une vieille pauvre se traînant péniblement sur la route, les fossés du château étant à sec, vous lui avez fait signe de s'approcher? alors vous avez formé un paquet de hardes, en y ajoutant ce qui restait dans votre escarcelle; pendant ce temps, Jeanne et moi, avec le fil de votre fuseau, nous avons tressé une corde, nous y avons attaché le paquet, et vous avez voulu vous-même le faire descendre jusqu'à la mendicante qui le reçut en faisant le signe de la croix et disant : Dieu bénisse la main qui me donne! »

A ces naïfs récits, les traits de la jeune comtesse s'éclairaient d'un pâle sourire.

Le soir, elle se mettait encore à son balcon; là, elle regardait un jeune berger qu'elle apercevait de loin, accompagné de son chien, ramenant son troupeau au bercail. Alors elle envoyait un dernier soupir vers le manoir de ses pères; puis, rentrée dans sa chambre, elle comptait les jours avec anxiété : Plus que quinze!... plus que dix!... chaque fois elle se désolait de plus fort en plus fort, priait avec ardeur et disait : « Mon Dieu, Seigneur, consolez-moi! bonne sainte Vierge, soutenez-moi! »

Mais enfin arriva le soir où elle se dit : « Plus qu'un jour!... demain expire le mois que m'a accordé monseigneur pour pleurer... et je n'ai pas fini encore! »

X.

La nuit, un bruit inaccoutumé vint réveiller les trois jeunes recluses; on entendait ouvrir et fermer rudement les portes, des pas précipités parcouraient les longues galeries, des voix inconnues proféraient des blasphèmes, des torches traversaient les cours, les salles jadis solitaires paraissaient habitées.

« Ah! se dit la comtesse avec effroi, monseigneur est de retour; que tous

les saints du paradis me protègent! »

Elle se leva ainsi que ses servantes, attendit le jour avec anxiété; le jour parut, et personne ne vint... elle s'étonna de ce que la sentinelle qui veillait à la porte de la tourelle ne faisait plus entendre ses pas cadencés; l'horloge du château venait de sonner midi, et la femme de l'intendant n'avait pas encore apporté le repas du matin.... Enfin la porte s'ouvrit, l'écuyer du comte de Savignac parut, et s'arrêtant sur le seuil, il dit d'un ton respectueux :

« Monseigneur m'envoie prier ma noble dame de descendre auprès de lui; messire Étienne vient d'arriver céans. »

La comtesse, durant les longues heures d'attente qui venaient de s'écouler, avait eu le temps de s'imposer une contenance calme; d'ailleurs l'annonce de la présence du moine lui donnait du courage. Elle descendit d'un pas ferme et suivit l'écuyer jusque dans une salle basse... Là elle vit le comte défait, sanglant, étendu sur un lit; messire Étienne se tenait debout à son côté. La comtesse, les bras croisés sur sa poitrine, s'arrêta au milieu de la salle, attendant en silence.

« Ma fille, lui dit messire Étienne d'une voix émue, le comte de Savignac, votre époux, m'a mandé près de lui pour recevoir de moi les secours que réclament son corps et son âme; mais la science est impuissante à lui conserver la vie, et la religion ne peut lui pardonner, si ceux qu'il a tant offensés ne lui pardonnent. »

La jeune comtesse écoutait dans un respectueux silence pendant lequel le comte faisait entendre des gémissements causés par ses blessures et par ses remords.

• Le roi Charles VI, reprit le moine, ayant égard aux plaintes de ses sujets de la ville de Périgueux, a envoyé des hommes d'armes, sous les ordres du maréchal de Boucicault, contre le comte Archambaud de Taleyrand; celui-ci s'étant renfermé dans son château de Montignac, le maréchal l'a assiégé, a fait prisonnier le comte Ar-

chambaud et l'a emmené à Paris (1). Votre époux, qui s'était ligué avec le comte pour navrer et spolier les habitants du Périgord, a été mortellement blessé durant le siège. Au moment de paraître devant Dieu, jetant un regard en arrière, il a été épouvanté de ses fautes, de ses crimes.... et vous demande de lui pardonner les pleurs qu'il vous a fait répandre.

— Je pardonne à monseigneur, répondit-elle d'une voix douce.

— Oh ! s'écria le comte avec désespoir, c'est que vous ne connaissez pas tous mes crimes ! c'est moi qui ai fait enlever le jeune Thiery, sachant qu'il était le seul obstacle à mon mariage avec vous, et je le retenais prisonnier dans un des souterrains de ce château, tandis que je ne faisais ensevelir qu'un cadavre inconnu... »

La comtesse fut obligée de faire un pas vers le mourant afin de s'appuyer sur une des colonnes du lit.

« Mon cousin serait-il donc encore de ce monde ? demanda-t-elle en levant timidement sur le moine des yeux remplis de larmes.

— Oui, ma fille. Pylade, qui ne cessait de battre la campagne à la recherche de son maître, l'ayant découvert, a guidé l'écuyer Michel jusqu'au lieu où le jeune Thiery était enfermé ; ce souterrain donnait dans les fossés du château ; le soupirail se trouvait obstrué par des branches de bois sec ; la nuit, l'écuyer s'efforçait à détacher assez de pierres pour laisser passer le prisonnier ; le jour, il remettait les branchages à leur place ; mais il ne pouvait travailler qu'en l'absence de la lune... cela dura longtemps... Enfin le chevalier était libre, il envoyait devant lui Michel, pour vous prévenir, dans la crainte de causer une sur-

prise dangereuse à monseigneur, qu'il savait en état de maladie... Monseigneur venait de trépasser... et vous sortiez de la chapelle... vous étiez comtesse de Savignac.

— Ah ! je comprends pourquoi mon noble cousin a préféré passer pour mort, dit avec une douleur amère la jeune châtelaine ; il voulait éviter des remords à son oubliieuse fiancée !

— Il savait tout ! ma fille, reprit messire Etienne, et il vous plaignait en son cœur... D'abord, il voulut, accusant votre époux de félonie, l'appeler en champ clos, et le combattre... mes conseils furent écoutés ; le jeune chevalier renonça à sa vengeance... C'est alors que je quittai le château d'Hautefort pour me rendre à l'abbaye de Cordouin... car il m'avait été défendu de rester près de vous, mon enfant !

— Je ne vous ai point cru coupable de cet abandon en de si tristes moments, mon père... Mais mon cousin, quel est son sort ? » ajouta-t-elle en retenant ses larmes.

— Pour ne point déshonorer le nom qui était devenu le vôtre, le comte Thiery, caché sous les habits d'un pauvre berger, s'est condamné à errer, suivi de son chien, non loin des lieux où vous étiez renfermée, et prêt à vous secourir, si besoin était.

— Ah ! s'écria le comte avec désespoir, je vois tous les maux que j'ai faits se dresser devant moi... Les remords irritent mon sang, déchirent mes blessures... Je sens l'éternité qui s'approche... une éternité de tourments et de rage... Seigneur, pitié ! pitié, Seigneur !... Ah ! laissez-moi donc le temps de me repentir !... le temps de trouver sur la terre un seul être qui veuille prier pour moi ! »

La comtesse se mit à genoux.

« Hélas ! reprit-il avec douleur, avant de vous connaître, madame, je n'avais à me reprocher que des fautes ; mes crimes furent causés par l'amour que j'avais pour vous ; c'est afin d'enlever le comte Thiery que je me suis ligué avec les Anglais d'Archambaud... Si vous m'aviez aimé, je ne

(1) Archambaud V, dit le Jeune, fut condamné à perdre la tête avec confiscation de ses biens, par arrêt du parlement du 19 juillet 1399 ; le roi lui fit grâce de la vie et donna la confiscation à Louis de France, duc d'Orléans, son oncle.

serais pas traître à l'honneur, à mon pays ! et l'idée de vous perdre, madame, est encore, à mes derniers moments, pour plus de moitié dans mon désespoir. Ah ! je mourrai damné ! »

La comtesse joignit les mains et pria.

« Eh bien ! continua-t-il en grinçant les dents et se tordant les mains, je vous implore au nom de mes remords, au nom de l'amitié que votre brave et loyal père avait pour moi... je ne dirai pas au nom de l'amour que j'ai pour vous... eh bien ! si vous ne voulez pas la perte de mon âme, promettez-moi de porter mon deuil et mon non cinq ans durant. »

La jeune comtesse, l'esprit et le cœur bouleversés par tant de diverses secousses, regardait avec anxiété messire Etienne.

« Voulez-vous sauver l'âme d'un pécheur, l'âme de votre époux, ma fille ?

— Je le veux, mon père. Je promets à monseigneur de porter son deuil et son non cinq ans durant ; de plus je m'engage à prier Dieu pour lui chaque jour, et à répartir ses biens en aumônes. »

Le comte parut se calmer insensiblement.

« Relevez-vous, comtesse, lui dit-il avec bonté, et recevez mes adieux... Je meurs en paix... j'ai bon espoir en vos promesses... Que Dieu vous rende tout le bien que vous m'aurez fait. »

La comtesse fit le signe de la croix, se releva et sortit en silence.

Le moine resta longtemps seul avec le moribond ; puis ayant fait entrer les varlets et les écuyers, le comte leur recommanda de veiller sur leur jeune maîtresse, de la servir, de l'honorer et de l'aimer comme une sainte... Il n'en put dire davantage.

XI.

La chambre où avait trépassé le sire comte de Savignac devint une chapelle ardente où la jeune châtelaine, en vêtements de veuve, venait tous les matins entendre une messe que messire Etienne, le chapelain,

disait pour le repos de l'âme du défunt. Le jour, au nom de feu son époux, elle distribuait des aumônes à tous les pauvres du blanc et du noir Périgord ; car ils avaient appris à connaître le chemin du château de Savignac : quand les rivières avaient inondé leurs champs, quand l'orage venait de détruire leurs récoltes, quand les maladies affaiblissaient leurs forces... la comtesse savait réparer tous leurs maux. D'après les conseils de messire Etienne, elle avait fondé des hospices pour les orphelins, les infirmes et les vieillards, elle dotait les filles sages et les garçons pieux. A la fin du jour, Jeanne et Emme se réunissaient pour filer dans la tourelle avec leur maîtresse ; le berger qu'elle avait aperçu au loin s'était insensiblement rapproché ; alors la comtesse, du haut de son balcon, laissait descendre son léger fuseau d'argent, et tous les soirs, le berger y plaçait une fleur (1).

XII.

La cinquième année depuis la mort du comte de Savignac venait d'expirer, le corps avait été descendu dans le caveau de ses ancêtres, les cierges de la chapelle ardente étaient éteints... Le lendemain, le pont-levis trembla sous les pas des coursiers et des haquenées portant nobles dames, gentilles damoiselles et braves chevaliers de dix lieues à la ronde, ayant à leur tête, monté sur un fier destrier, le comte Thiery de Muridan, suivi de son écuyer et de son chien fidèle. Cette brillante et nombreuse cavalcade fut reçue, du haut du perron, dans la cour d'honneur, par la fille de feu le sire d'Hautefort, vêtue des mêmes atours de mariée qu'elle avait autrefois préparés pour ses noces avec son cousin. Valère n'était plus une gracieuse et timide damoiselle ; le temps et la douleur en avaient fait une dame belle et grave, honorée, vénérée de tout un chacun par ses malheurs et sa

(1) Ce tableau se voit encore de nos jours au-dessus de la porte d'une des tourelles du château de Savignac.

vertu. Derrière elle se tenaient radieuses Emme et Jeanne; à ses côtés le moine et ses écuyers, et quand le comte Thiery eut mis un genou en terre devant elle, ce fut le sourire sur les lèvres, le bonheur dans les yeux, qu'elle donna sa main à baiser au beau fiancé qui lui avait si généreusement gardé sa foi.

L'autel était préparé pour la cérémonie du mariage. Le comte y conduisit la jeune châtelaine aux cris de : « Longue vie à notre bonne, à notre pieuse comtesse ! honneur au preux chevalier Thiery de Muridan qui s'est fait berger par amour pour elle ! » répétés de tous les vassaux de Savignac, d'Hautefort et des environs, accourus afin de prendre part aux fêtes et aux largesses de ce beau jour.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

VALE FANTASTIQUE.

C'était la fête du hameau;
Déjà la folâtre jeunesse
Rassemblée autour de l'ormeau
D'une valse goûtait l'ivresse.
Sous l'archet du ménétrier
La corde vibrait frémissante ;
Soudain on l'entend s'écrier
Aux danseurs d'une voix tonnante :
Plus vite encor, plus vite encor,
Plus vite encor, tournez plus vite,
Qu'avec transport chacun s'agite,
Tournez vite, plus vite encor.

Le pâle joueur s'agitait,
Son sourire était satanique,
La mesure toujours doublait
Comme par un pouvoir magique;
Les valseurs ne s'arrêtaient pas ;
La nuit semblait froide et plus sombre,
Le sol se creusait sous leurs pas ;
On entendit crier dans l'ombre :
Plus vite encor, plus vite encor,
Plus vite encor, tournez plus vite,
Qu'avec transport chacun sagite,
Tournez vite, plus vite encor.

On dit que la foudre gronda,
Que les valseurs en tressaillirent,
Chaque mère les appela,
Mais en vain ; leurs cris se perdirent.
Quand l'airain à l'air douze fois
Jeta sa plainte déchirante,
Tout disparut, mais une voix
Criait toujours presque mourante :
Plus vite encor, plus vite encor,
Plus vite encor, tournez plus vite,
Qu'avec transport chacun s'agite,
Tournez vite, plus vite encor.

M^{lle} JOSÉPHINE MALLET.

Revue des Théâtres.

Rebecca, comédie-vaudeville en deux actes par M. E. Scribe.

La scène se passe sur la plate-forme d'une citadelle.

Il y avait de nos jours dans le duché de Parme et de Plaisance un orfèvre, le juif Issachar, qui était veuf, et père d'une jolie fille, Rebecca. Un dimanche, les ouvriers de l'orfèvre travaillaient, le peuple s'amassa devant la boutique en criant : A bas les juifs ! Un beau jeune homme qui passait par là, voulant calmer les factieux, reçut une pierre dans l'épaule, mais parvint à leur faire entendre raison. Le juif supplia son généreux défenseur d'entrer dans sa boutique, et Rebecca aida son père à panser la blessure du jeune homme. Il relevait leurs soins avec tant de reconnaissance qu'on eût dit que c'était lui qui était l'obligé. Il partit sans dire son nom ; mais à la manière dont il avait parlé commerce avec Issachar, Rebecca le crut fils de quelque négociant. La fille d'un orfèvre pouvait épouser un négociant... cela s'était vu... c'était convenable...

Rebecca pensait à cela tous les jours, lorsque son père reçut une commande d'orfèvrerie pour le premier ministre, le marquis Palaviccini. Issachar emmena avec lui sa fille, elle l'aidait à porter les pierre-

ries. Quel fut leur étonnement lorsque arrivés au palais, à côté du marquis, ils virent le jeune inconnu qu'il appelait son fils ! De ce jour, les rêves de mariage de la pauvre Rebecca s'évanouirent ; Issachar eut la pratique du ministre, et Frédéric, son fils, venait lui-même faire ses emplettes ; il s'adressait au bon goût de la jeune fille pour choisir colliers et bracelets, et quand, au théâtre, cachée dans la foule avec son père, elle regardait dans la loge du ministre, elle voyait Frédéric donner ses soins avec orgueil et tendresse à la plus coquette des femmes de la cour, parée du collier et des bracelets que Rebecca avait choisis la veille !

A cette époque, un jeune étudiant, Ascanio del Dongo, fils cadet du Grand-veneur, achetait aussi des bijoux pour la même dame, mais à crédit. Ascanio, qui ne peut aimer que ceux qui l'aiment, eut bientôt oublié la coquette, puis, comme Rebecca l'écoutait avec plaisir lorsqu'il lui parlait de son ami Frédéric, il se crut aimé d'elle et se prit à l'aimer. Issachar s'en aperçut, et lui fit fermer la porte de sa boutique en lui déclarant qu'il ne rentrerait que par la porte du mariage. Ascanio, sachant que ses parents veulent le faire moine, a écrit, par l'entremise de son gouverneur, le vénérable Golgotha, une lettre à la belle juive pour lui proposer un mariage secret. Le gouverneur rapporte cette réponse : « Je devrais vous refuser, si je n'écoutais que la raison... mais raisonne-t-on quand on aime ? A ce soir... à neuf heures ! »

Ascanio, enveloppé de son manteau couleur de muraille, se promenait sous la porte de l'église lorsqu'au lieu de Rebecca qu'il attendait, il se vit entouré par une troupe de spadassins qu'il n'attendait pas, et conduit à la citadelle. Sachant que cette arrestation lui vient de sa famille, Ascanio lui a signifié qu'il épouserait Rebecca, Issachar et toute la synagogue... ou qu'il se tuerait.

Le Grand-veneur, pour se venger d'Issachar, qu'il croit avoir prêté les mains aux projets de mariage d'Ascanio, a fait arrêter

l'orfèvre comme libéral... Le juif est donc aussi dans la citadelle.

Un autre prisonnier s'y trouvait depuis longtemps, c'est Frédéric. Son père, condamné à mort comme libéral, a marché au supplice sans que le peuple, dont ce ministre avait défendu les droits et les libertés, ait élevé la voix pour le défendre ! Lorsque Rebecca sut que Frédéric pleurerait son père, et était lui-même sous le coup d'une condamnation capitale, elle retrouva dans son cœur tout son amour pour lui ; elle avait même fait plus encore... mais Dieu seul le savait !

Le Grand-duc régnant vient de mourir ; son fils, qui voit des libéraux partout, sera d'autant plus cruel qu'il a plus de peur. Rebecca va implorer pour son père un membre du conseil ; elle apprend que l'accusation qui pèse sur lui étant sans aucune preuve, il sera bientôt rendu à la liberté ; elle questionne sur le sort réservé au jeune marquis... on lui avoue que depuis la mort du ministre, il est devenu l'idole du peuple, et que, craignant qu'il ne soit un point de ralliement, le Grand-duc, pour ôter tout prétexte aux émeutes, doit le faire mourir le soir même.

Sans perdre de temps, Rebecca prend dans la caisse 5,000 ducats qui lui revenaient de sa mère, et se rend à la citadelle, où elle avait la permission d'entrer pour voir son père. Elle s'adresse à Gennara, la nièce du geôlier, jeune fille de son âge, qu'elle a sauvée de la misère et élevée comme sa sœur. Pepito, le porte-clefs, aime Gennara et ne peut l'épouser parce qu'il est pauvre ; Rebecca lui donnera ses 5,000 ducats pour délivrer Frédéric. C'est convenu.

Pepito jette une lettre anonyme à travers les barreaux du prisonnier ; l'heure du déjeuner arrive, Frédéric et Ascanio se rendent sur la plate-forme, et Frédéric place sa réponse derrière une statue, Pepito la prend... le prisonnier refuse la liberté, ne voulant compromettre personne.

En ce moment Ascanio reçoit une lettre

de sa mère. Elle a obtenu que son fils prendrait l'uniforme; elle obtiendrait encore que, malgré sa jeunesse, il se mariât si, à toutes les qualités que la jeune fille possède déjà, elle pouvait joindre un titre... de la fortune... La lettre finissait en annonçant pour le soir même la mort de Frédéric.

A cette nouvelle Ascanio se désespère; Frédéric est calme. « On m'a proposé de me délivrer, dit-il, à quoi bon? je n'aime personne, et surtout personne ne m'aime... Depuis la mort de mon père je ne tiens plus à la vie... — Je mourrai avec vous! s'écrie Ascanio; aussi bien, vous le voyez, ils me refusent celle que j'aime, parce qu'elle n'a ni titre ni fortune... — Vous êtes le seul ami que je regrette en ce monde, reprend Frédéric, car lorsque mon père marchait à l'échafaud, une seule voix cria : *Viva Palaviccini!* c'était la vôtre... Voici ce que je peux faire pour vous témoigner ma reconnaissance. Je vais épouser Rebecca, elle est ici, je viens de la voir qui se rendait chez son père; ce soir elle sera veuve, et demain vous pourrez devenir l'époux de la jeune marquise Palaviccini, riche d'un million de rente. »

Ascanio ne veut pas d'un bonheur acheté au prix du sang de son ami. Frédéric insiste: « Acceptez, non pour vous, mais pour elle qui vous aime, pour son père que vous avez privé de sa liberté... Mais, silence avec tout le monde!... mon rôle serait ridicule... et, quand on va mourir, que chacun vous regarde... on veut mourir avec noblesse. »

Jugez de l'étonnement de Rebecca lorsque Frédéric lui propose de l'épouser. Elle pourrait être la femme de celui qu'elle aime! de celui qu'elle va rendre à la liberté! (elle ignore le refus de Frédéric) mais, généreuse et sage, elle fait ce qu'elle peut pour se défendre de cette union. « Je ne suis qu'une pauvre fille, la fille d'un orfèvre, d'un juif... » Dans ce refus Frédéric ne voit

qu'une preuve d'amour pour Ascanio. « Mais, ajoute-t-il afin de la décider, vous rendez ainsi la liberté à votre père. — On m'avait dit qu'aucun danger ne le menaçait... on m'a donc trompée! Ah! monsieur, pour sauver mon père, je consens à tout! »

Bientôt Frédéric demande un prêtre; c'était juste, il allait mourir... Le prêtre bénit le mariage de Rebecca avec le marquis Frédéric Palaviccini.

Mais le soir même, le Grand-duc changeant de système, un ordre arrive de rendre la liberté aux prisonniers de la citadelle, ainsi qu'au jeune marquis, nommé premier ministre. « Et ma femme! s'écrie Ascanio. — Parbleu! lui répond Frédéric, je vais demain demander la rupture de ce mariage! — Je respire! » dit Ascanio.

Il était temps que le Grand-duc cédât, l'émeute était partout, et le peuple porta en triomphe le nouveau ministre jusqu'à son palais.

La scène se passe dans l'hôtel Palaviccini.

Au lieu de se tenir dans sa chambre à coucher, Rebecca a choisi le boudoir où, il y a un an, elle a vu Frédéric. Si elle est fière de ce titre de marquise, c'est que cela veut dire *sa femme*; si dans ce palais elle est joyeuse d'être chez elle, c'est que cela veut dire *chez lui*. « *Mon mari*, dit-elle, que j'aime ce mot-là! *mon mari* m'a défendu de lui demander comment notre mariage s'était fait... il est chez le Grand-duc; je vais l'attendre. » Elle s'assied; mais la nuit est venue... elle s'endort.

Frédéric entre, il est étonné de ce qu'elle n'est pas dans sa chambre. Rebecca rêve, les expressions de tendresse qu'elle adresse à son époux, il les retourne au chevalier Ascanio, et s'asseyant, se hâte d'écrire à Rebecca, que dans quelques heures leurs liens seront rompus... Mais elle s'éveille, le marquis ne l'avait jamais remarquée. « Elle est charmante sous ces riches habits, se dit-il; Ascanio est bien heureux! » Puis, dans la courte

conversation qu'ils ont ensemble, il peut apprécier le bon cœur de la fille d'Is-sachar, la générosité de son esprit, la sagesse de son jugement. Elle aperçoit un rouet. « C'est celui de ma mère, » lui dit Frédéric. Rebecca va le chercher bien vite et se met à filer. « C'est singulier ! pense le marquis, elle n'a pas l'air d'être malheureuse ! » Il ne peut continuer sa lettre.

« Ce meuble est une leçon, dit Rebecca ; il me rappelle qu'à présent, comme autrefois, le travail doit être mon occupation chérie. »

Il cesse d'écrire et la regarde. « Pour vous la gloire, continue-t-elle, pour moi de plus doux travaux ; mon mari se doit à l'état, moi, je me dois à mon mari ; ses peines seront les miennes... et si le malheur revenait... je serais là. »

Fédéric éprouve à la voir, à l'entendre, un charme qui lui était inconnu ; il se lève, s'approche d'elle, et Rebecca s'aperçoit que Frédéric l'aime... elle est bien heureuse ! elle qui l'aime depuis si longtemps !

Le jour paraît. Ascanio accourt ; il vient du palais Farnèse où on lui a remis un paquet pour le marquis. Il le présente à Rebecca. « Les armes du Saint-Siège ! dit-elle ! » Elle lit à voix basse. « Le mariage entre un catholique et une juive est nul, d'après la demande du marquis Palaviccini. »

Rebecca désespérée se laisse tomber sur un siège. Ascanio lui explique le dévouement de son ami : « Et maintenant, ajoute-t-il, vous pouvez donner votre main à celui que vous aimez. — Mais, je n'aime personne, monsieur, répond avec fierté Rebecca, et ne vous ai jamais aimé. » Frédéric est fort étonné ; Ascanio, plus étonné encore, lui montre la lettre qu'il a reçue d'elle. « Ce n'est pas mon écriture, » répond Rebecca. Frédéric n'y comprend plus rien. « Quant à cet acte de divorce, reprend-elle avec dignité, connaissant la manière dont ce mariage s'est fait, c'est moi qui en aurais sollicité la rupture si on ne m'avait prévenue... Je n'ai pas le droit de rester dans ce palais,

ajoute-t-elle, et vais rejoindre mon père pour le quitter avec lui. »

Ascanio, qui se voit dédaigné, présumant que son gouverneur en est cause, se sauve pour tout faire avouer au vénérable personnage... ou pour l'assommer.

Fédéric, resté seul, est dans une anxiété cruelle. « Elle n'aime personne, se dit-il, à qui s'adressaient les paroles de son rêve... son trouble, près de moi... tout à l'heure... » Un laquais annonce Pepito. Le porte-clefs complimente le marquis sur son mariage, qui lui fait un grand honneur parmi le peuple. « Voilà un vrai libéral ! dit-on de toutes parts ; un noble qui épouse la fille d'un marchand. Vive le marquis ! vive la marquise ! — En ce cas, mon divorce va produire un excellent effet, se dit le ministre avec ironie. Que me veux-tu ? reprend-il enfin avec impatience. — Une place en plein air. Je ne veux plus être géôlier. — Tes titres ? — C'est moi qui ai voulu vous délivrer. Je ne vous ai rien demandé pour ça. Vous me direz que j'ai reçu 5,000 ducats, avec lesquels j'ai épousé Gianina... — Qui te les a donnés ? — Peu importe. — Comment, peu importe !... Je n'ai peut-être qu'un seul ami au monde et je ne le connaîtrais pas ! — Je ne peux le dire. — Tu iras coucher en prison, s'écrie le marquis exaspéré. »

Au mot prison, Gianina accourt. « C'est Rebecca, dit-elle, c'est votre femme, qui n'a jamais aimé que vous. Quand vous étiez riche, puissant, personne n'en a rien su ; malheureux, en prison, elle a manqué en mourir, et si elle n'a donné que 5,000 ducats pour vous délivrer, c'est qu'elle n'avait pas davantage. »

— Et séparés pour jamais ! se dit à part lui Frédéric avec désespoir, car ceux que le divorce a séparés ne peuvent être réunis ! Il se laisse tomber sur un siège.

« Il pleure, se disent Pepito et Gianina ; c'est sans doute de bonheur. »

En ce moment, Rebecca va pour sortir, Frédéric court se placer devant la porte.

« Ah ! ne me fuyez pas ! s'écrie-t-il. Hier, je ne pouvais connaître le trésor que je cédaï à un autre. Aujourd'hui, je donnerais ma vie pour être aimé de vous ! — Vous m'aimez donc ? lui demande-t-elle avec joie. — Ah ! je n'ai plus le droit de vous le dire ! — Reprenez ce vilain acte, ajoutez-elle en le lui montrant sur la table ; là, au milieu de la page... » Il lit : « Déclarons ce mariage nul pour avoir été contracté entre un chrétien et une juive. »

Rebecca reprend avec émotion, s'adressant à Frédéric : « Depuis le jour où vous et votre père alliez être condamnés, il y a un an, moi, qui toute ma vie avais été séparée de vous, je ne voulus pas l'être encore par delà le tombeau, et, sans en parler à personne, pas même à mon père... j'ai couru en secret abjurer ma croyance... — Ah ! s'écrie avec transport Frédéric, la pressant sur son cœur, tu es chrétienne, et nous sommes unis pour toujours ! »

Les pièces de M. Scribe se font remarquer par beaucoup d'esprit, une gaieté de bon goût, une sensibilité vraie ; et je suis sûre, mesdemoiselles, que vous voudriez toutes ressembler aux jeunes filles de ses drames, car elles sont toutes charmantes.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Je me demandais l'autre jour, en regardant tomber la neige, quelles sont donc les vertus les plus utiles en ce monde ? et je me suis répondu, après mûres réflexions : c'est d'abord *la prévoyance* ; elle nous fait voir de loin le malheur qui pourrait nous arriver ; alors nous nous préparons à le recevoir, à l'éviter ou à le combattre, et je crois que le malheur pourrait bien s'en aller comme il était venu... S'il n'arrive pas ? eh bien ! nous n'en apprécions que mieux notre position présente, en la comparant à la position qui pouvait la remplacer. *La sécurité est un péril, la prévoyance une sécurité*, a dit Bacon.

C'est *la persévérance* ; elle nous fait réussir dans les entreprises difficiles, quand de plus habiles que nous y ont souvent échoué : avec cette vertu, on finit par faire de mieux en mieux ce qu'on sait déjà faire, et l'on peut obtenir ainsi la perfection en toutes choses... *On commence à pratiquer la vertu par amour-propre ; on continue par honneur, on persévère par habitude*, a dit Charron... Mais on accuse les femmes de manquer de persévérance... garde à nous !

C'est *la réflexion*, elle nous fait profiter du bonheur et mettre à profit le malheur lui-même. Selon Clément XIV : *le plus grand plaisir de l'homme est de réfléchir...* et qui dit l'homme, dit la femme... tu sais !

Par exemple, pour ne parler que des petites choses qui sont de notre compétence, si tu prévois que les étoffes se raccourcissent à l'air, à l'eau, tu tailles ta jupe de 5 centimètres plus longue. Si l'étoffe est du jaconas, de la mousseline, du tulle ou de l'organdy, tu formes au-dessus de l'ourlet un pli de 5 centimètres que tu couds, à l'envers, sur les mêmes points qui cousent l'ourlet ; lorsque la robe va être lavée, tu découds ce pli. Si l'étoffe est du mérinos, de la mousseline de laine, de la soie, tu formes, en montant la jupe, un rempli de 5 centimètres ; lorsque tu veux nettoyer ces robes, il te faut d'abord les découdre, et, en remontant les jupes, tu ne formes plus dans le haut qu'un rempli très-étroit. Si tu as prévu qu'un accident pouvait arriver à ta jupe, et qu'elle userait bien deux corsages, tu as acheté : 12 mètres de gros de Naples noir, je suppose, largeur ordinaire, à 5 ou 6 fr. le mètre (on met sept lés dans la jupe). Tu portes cette robe deux ans, tu la retournes ; si les manches sont façon *amadis*, le côté de dessous étant usé, tu en tailles un neuf. Tu portes cette robe encore deux ans, tu la nettoies, et tu t'en sers pour doubler une robe de crêpe, de tulle, de barège, ou bien un pardessus de mérinos noir.

Si tu as acheté 8 mètres de mousseline de laine à 4 fr. le mètre (on met 5 lés dans la jupe), tu auras eu soin de ne choisir qu'un dessin qui n'ait, s'il est possible, ni haut ni bas, pour ne pas faire de fausses coupes. Tu portes cette robe deux ans, tu la nettoies, tu la doubles pour en faire une robe négligée; tu portes cette robe deux ans, tu la nettoies, tu en fais une robe de chambre doublée de flanelle de couleur; tu la portes deux ans, tu la nettoies, tu en fais une camisole de nuit, ouatée, doublée d'étoffe pareille, que tu mets par-dessus ta camisole blanche quand tu es malade et que tu veux lire ou écrire dans ton lit.

Si tu as acheté 4 mètres et demi de mérinos, à 7 fr. le mètre, cinq quarts de large (on met 3 lés dans la jupe), après l'avoir portée quatre ans et nettoyée deux fois, tu peux la faire teindre, et tu auras une robe nouvelle.

Si tu prévois que tes souliers peuvent se déborder, lorsque tu les as portés deux fois, tu achètes 60 centimètres de ruban de fil blanc, large d'un centimètre et demi, tu en coupes 30 centimètres, tu plies ce morceau au milieu, dans sa longueur; tu le places à plat, en dedans du soulier, à partir du milieu du talon; alors, avec une aiguille enfilée de fil noir, tu couds ce ruban à surjet avec le milieu du galon qui borde le soulier, et tu couds en même temps le ruban qui le noue. Lorsque tu as dépassé d'un centimètre la couture du côté du soulier, tu t'arrêtes. Tu retournes au milieu du talon, tu continues de coudre de même l'autre côté du ruban, et tu t'arrêtes de même, un centimètre après la couture. Ensuite, avec du fil blanc tu rabats, à points de côté, le ruban de fil sur la toile et sur la peau blanche. De cette manière jamais les cordons ni les coutures de côté nese dé cousent, jamais les souliers ne se débordent ni ne se rélargissent... le ruban de fil est là. Si tu prévois que le froissement du bas de ta robe dénouera tes cor-

dons, tu les noues en dedans du bas de ta jambe, sur la cheville.

Avec la *prévoyance*, ta toilette ne coûtera presque pas d'argent à ton père et tu lui feras cependant beaucoup d'honneur.

Le travail étant une de nos vertus acquises, je ne t'en parlerai qu'en la mettant à l'épreuve. Voici donc l'explication de notre planche I.

Le n° 1 est un dessin qui s'exécute avec un petit velours plié en deux et cousu en même temps sur ses deux lisières, ce qui forme une broderie en relief.

Pour le bas d'une jupe: choisis le plus grand de ces trois dessins, calque-le sur un morceau de papier, à partir de la ligne qui est au-dessus de l'entre-deux; découpe ce papier en suivant les lignes extérieures du dessin, pose ce papier sur un carton mince; de même que le papier, découpe le carton, pose-le au-dessus de l'ourlet d'une jupe de mérinos, attache-l'y avec une épingle; enfile du coton blanc dans une aiguille et trace sur le mérinos les contours de ce dessin, détache-le carton, attache-le plus loin et recommence à tracer ses contours. Lorsque tu as ainsi fait le tour de la jupe, tu couvres ce tracé avec un petit velours: noir sur du mérinos noir, bleu sur du bleu, gris sur du gris.

Si tu veux, pour ta mère, pour ta sœur mariée, broder le devant d'une jupe; après avoir calqué et découpé sur un seul morceau de papier ces 3 dessins n° 1, puis les avoir découpés sur un carton; du côté droit de la jupe, sur l'ourlet du bas, et de manière à ce que les pointes du haut du dessin arrivent sur les points qui cousent le petit ourlet, lequel réunit les deux lés au milieu du devant de la jupe... (Ouf! quelle phrase! c'est à en perdre haleine!) Tu attaches de même ces 3 dessins, et tu en traces les contours... mais il te faut encore 10 dessins pour arriver au haut de la jupe, ce qui fait en tout 13 qui doivent diminuer progressivement de manière à ce que celui du haut n'ait que

3 centimètres et demi de large. Pour l'autre côté de la jupe, tu fais de même, en plaçant les dessins de manière à ce que les pointes du haut arrivent près de l'ourlet. A partir du bas, marque ces dessins des numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.

Pour le corsage, à partir du bas de la taille, tu places les dessins de manière à ce qu'ils se suivent ainsi, numéros 11, 9, 7, 5, 3. Tu peux te permettre ce corsage brodé; seulement, la jupe sera ouverte de côté, l'ouverture cachée au milieu des plis.

Pour le tour d'une écharpe de cachemire, d'un mantelet de poulx de soie, tu te sers du dessin le plus grand, celui n° 1.

Les n°s 2 et 3 ce sont deux dessins qui se brodent au plumetis sur mousseline pour entre-deux, ou sur jaconas pour chemisette.

Le n° 4 est une chemisette de flanelle, pour femme. Tu achètes 1 mètre 66 centimètres de belle flanelle; tu la mets tremper vingt-quatre heures dans une bonne eau de savon bien chaude, tu la fais sécher sans la tordre, et la plies bien également. Lorsque tu veux tailler la chemisette, tu déchires les deux lisières (cela fera des jarretières à ta femme de chambre), tu détaches 50 centimètres du morceau de flanelle, il te reste 1 mètre 16 centimètres que tu plies en deux, ce qui te fait les 58 centimètres de large du n° 4. Dans l'échancrure du tour du cou, tu tailles les goussets de 8 centimètres carrés. Tu fends le devant sur une longueur de 12 centimètres.

Le n° 5 est une manche courte, elle ne doit froncer sur l'épaule que de 2 centimètres.

Le n° 6 est une manche longue; ces deux paires de manches se taillent, l'une ou l'autre, dans le morceau de 50 centimètres de long. Le bas de la manche longue se fronce sur un petit poignet.

Les coutures du n° 4 partent du bas (où sont les deux étoiles); ces coutures, celles de dessus l'épaule, celles qui cousent les manches et les réunissent à la chemisette

se font à points arrière et points devant, et se rabattent par un point croisé. Les ourlets du tour du cou, ceux de l'ouverture du devant, et ceux du bas, jusqu'aux étoiles, se font d'un seul rempli cousu par un point croisé. Dans l'ourlet du haut on passe un petit ruban de fil. Ce patron vient des magasins de *l'Industrie parisienne*.

Le n° 7 se taille double, c'est la moitié du dos d'un paletot de petit garçon de sept à huit ans; il faut bien que nous pensions aussi à nos neveux.

Le n° 8 est un des côtés du devant.

Le n° 9 est le collet.

Le n° 10 est la manche.

Ce paletot se fait en drap léger ou en mérinos, il se ouate, se double, et se ferme du devant par trois brandebourgs. Si tu veux l'embellir tu y couds à plat un galon tout autour.

Ce patron vient aussi de la rue Louis-le-Grand, près le boulevard des Italiens.

Voici maintenant un moyen d'être bien venues de nos pères et de nos oncles, c'est de leur faire des cigarettes qui durent autant que des cigares.

Achète un petit sac de Maryland — un cahier de papier à cigarettes; ce cahier est gommé dans sa longueur sur une largeur de 2 centimètres, — et un petit instrument en fer blanc, nommé *cigaritotype*. Le *cigaritotype* se démonte en quatre parties, ainsi que tu le vois sous les numéros 12, 13, 14 et 15.

Le n° 11 est la feuille de papier que tu as détachée du cahier et qui a emporté avec elle un ou deux millimètres de gomme.

Tu prends le n° 12, tu le places sur le papier n° 11, dont tu l'entoures pour former un tube, puis tu en retires ce n° 12.

Prends le n° 13, entre dedans le tube de papier. Ce tube doit dépasser du haut et du bas.

Prends le n° 14, entre dedans le bas du tube.

Prends le n° 15, entre-le dans le haut du tube.

Dans ce n° 15 mets du Maryland, prends le n° 12 et sers-t'en pour entonner le maryland dans le tube; lorsque ce tube est bien plein, retire le n° 15; avec une épingle, enlève quelques brins de Maryland et, avec l'extrémité du n° 12, rabats le papier du tube une fois, puis une seconde fois en face; à droite une fois, puis une dernière fois à gauche; ôte le n° 14, ferme de même cette autre extrémité du tube; entre le n° 12 dans le n° 13, fais ressortir la cigarette (car il faut bien finir par appeler les choses par leur nom), prends-la avec les doigts de tes deux mains, comme si tu voulais jouer du chalumeau, approche-la de ta bouche, fais-la passer sur tes lèvres, puis, de ta main droite, le long du papier qui est gommé, passe les doigts sur l'endroit que tu as rendu humide et colle-le sur la cigarette. Le cigaritotype se vend chez tous les marchand de tabac.

Le n° 16 est un lévrier blanc orné d'un collier bleu, et couvert d'un caparaçon rouge, brodé en or, terminé par des glands.

Le n° 17. Ce sont les couleurs employées dans ce dessin.

Le fond sera à ton choix : vert-pré, — raisin de corinthe — ou vert d'eau.

Si tu brodes ce chien en soie sur canevas de soie, il peut servir pour porte-cigares, — pour portefeuille.

Si tu le brodes en laine sur canevas ordinaire, il peut servir pour tapis volant, — pour tabouret.

Si tu le brodes en laine sur canevas ficelle, tu obtiendras un lévrier de haute taille qui pourra servir pour descente de lit — foyer — ou devant de canapé. Il te faudra alors 1 kilo. 500 grammes de laine et 1 mètre 80 centimètres de canevas ficelle, large de 80 centimètres (on en fait maintenant en coton, c'est moins cher); ce lévrier est tranquillement étendu sur ses pattes, à *l'Industrie parisienne*, où tu peux le voir, en allant choisir tes jolis cadeaux d'étrennes, rue Louis-le-Grand.

A propos! je me souviens que tu m'as

priée d'être marraine de ton griffon; c'est bien del'honneur à moi, certainement. Appelle-le Darling (prononce Dâr-linngue). Ce mot anglais veut dire : favori, — favorite, — mignon, — mignonne. J'appelle Darling, mon petit lévrier noir; cela me fera plaisir de savoir que, dix fois le jour, et peut-être au même moment, nous prononçons toutes les deux le même mot.

Voilà les bals, les soirées, les dîners priés, les visites qui vont commencer; je voudrais donc : Pour aller au bal : Une robe de tarlatane blanche ainsi faite. Deux jupes ayant chacune un ourlet haut de 10 centimètres, celle de dessus plus courte de 10 centimètres, et ouverte sur le côté gauche; des deux côtés de cette ouverture un ourlet haut de 10 centimètres, les deux cornes du bas relevées sur cette jupe où elles seraient attachées chacune par une touffe de 7 ou 8 petites roses sans feuillage. — Corsage à pointe. — Berthe en tarlatane garnie d'un simple ourlet haut de 3 centimètres, arrondie du devant et fermée sur la poitrine par une même touffe de roses. — Deux manches : celles de dessus plus larges garnies du bas, ainsi que celle de dessous, d'un simple ourlet haut de 3 centimètres, mais celles de dessus relevées chacune par une touffe de 3 roses. — Deux touffes de 7 à 8 roses placées des deux côtés de la tête. — Gants blancs courts — souliers de satin noir. La tarlatane, en six quarts de large, coûte 2 fr. le mètre, au dépôt, à *l'Industrie parisienne*.

Pour soirée : Robe de barège blanc (décidément je me voue à cette couleur) ornée du bas de trois hauts plis — corsage à pointe — pèlerine en guipure de ta façon (avec la mousseline qui se trouve dans le même magasin, rue Louis-le-Grand). Cette pèlerine fermée au cou par une rosette en petits velours bleus — manches à la religieuse.

Pour dîné prié : Robe de pékin gris — corsage à pointe — Berthe en étoffe pareille garnie d'une double ruche de tulle

de soie à gros réseaux — manches amadis garnies du bas d'une semblable double ruche — guimpe de ce même tulle de soie ; autour du cou, une double ruche de tulle plus haut que celui des autres ruches.

Pour visites : Robe guimpe en mérinos gros vert ou bleu de France — camail de mérinos noir garni de quatre rangs de petits velours noirs — chapeau de peluche blanche — tour de tête en ruban de satin gros vert ou bleu de France — pour mettre mes cartes, une escarcelle en tapisserie, d'après le dessin de *l'Industrie parisienne*.

Tout cela me fait penser que messieurs nos pères et nos frères ne savent pas ce que, pour être mises à leur gré, il nous faut faire de nombreuses et profondes réflexions..... qu'ils ne le sachent jamais, entends-tu ; ils ne nous en sauraient aucun gré ; contentons-nous de notre propre satisfaction lorsque nous avons pu réunir le bon goût, la convenance et l'économie. Tu sais si je te suis dévouée.

J. J.

Sphémérides.

1^{er} janvier 1756, dévouement filial du jeune Fabre.

En France, depuis la révocation de l'édit de Nantes, les protestants étaient forcés de cacher leur culte et leurs mystères, comme jadis à Rome les chrétiens de la naissante église. Près de Nantes, ils se réunissaient dans un lieu retiré, qu'on appelait le Désert.

Le 1^{er} jour de l'année 1756, le jeune Fabre s'y trouvait avec son père : des troupes fondent sur l'assemblée ; chacun cherche son salut dans la fuite ; mais Fabre, voyant que son malheureux père est tombé dans les mains des soldats, revient en hâte, se jette aux genoux du chef, et lui demande, comme un bienfait, la permission de remplacer son père.

Fabre l'obtient : il est jugé, condamné

aux galères. Le duc de Mirepoix, commandant en chef de la province du Languedoc, lui offre sa grâce, si le ministre protestant Paul Rabaut consent à sortir du royaume. Fabre se sacrifie à ses opinions, comme il s'est immolé aux sentiments de son cœur. Il revêt l'ignoble livrée du crime, il est chargé de fers et conduit à Toulon. Il y passe six années, et là, dans l'infâme société qui l'environne, peut-être les égards de l'intendant et des principaux officiers de la marine eussent-ils rendu son malheur tolérable, sans l'inflexible rigueur d'un ministre, le comte de Saint-Florentin, si célèbre par la légèreté barbare avec laquelle il se jouait de l'honneur et de la liberté des hommes.

Fabre imagine un moyen d'instruire le duc de Choiseul, qui signe sa délivrance. Rendu à sa famille, le 21 mai 1760, Fabre n'y revient que pour assister à la mort de son père. Des âmes nobles et généreuses s'intéressent à lui ; mais le comte de Saint-Florentin le persécute toujours ; il arrête pendant plusieurs années la réhabilitation du jeune homme ; il empêche une souscription de cent mille francs proposée en sa faveur. Le duc de Choiseul allait tout réparer par ses bienfaits... il est disgracié.

Le bonheur que Fabre trouva dans l'hymen d'une parente qu'il aimait depuis son enfance fut la seule indemnité que lui offrit sa destinée. Son histoire valut un grand succès à un dramaturge médiocre, Fenouillot de Falbaire : Fabre servit de type au drame de *l'Honnête criminel*.

Mosaïque.

Les prudents ont pour parents les dieux.

MAXIME GRECQUE.

Aimer, c'est admirer avec le cœur ; admirer, c'est aimer avec l'esprit.

THÉOPHILE GAUTIER.

man-
edoc,
stant
ume.
ne il
ur. Il
argé
e six
qui
l'in-
le la
r to-
mi-
i cé-
uelle
berté
ing
re le
nce.
abre
t de
uses
aint-
rête
tion
ous-
e en
tout
cié.
lans
puis
que
t un
cre,
de
co
il
uel
ux.
ad-
b

Il Ghirlandajo

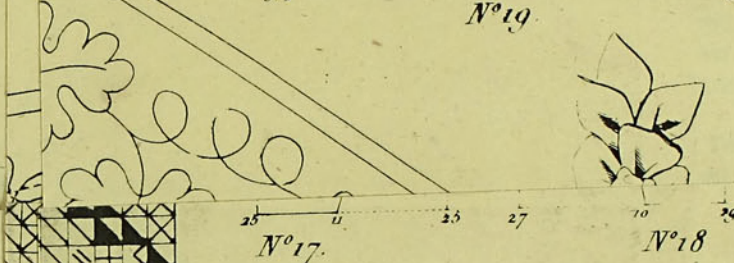
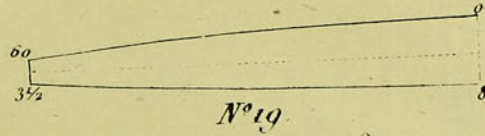
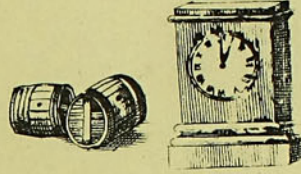


N^o 1 des Demoiselles XIII^e année N^o 9

A. S^t Aubain d'après A. Boveria

Imp. Lemeray à Paris

« Pourquoi pleurez-vous, mon enfant ? Je suis seule au monde, répondit-elle. »



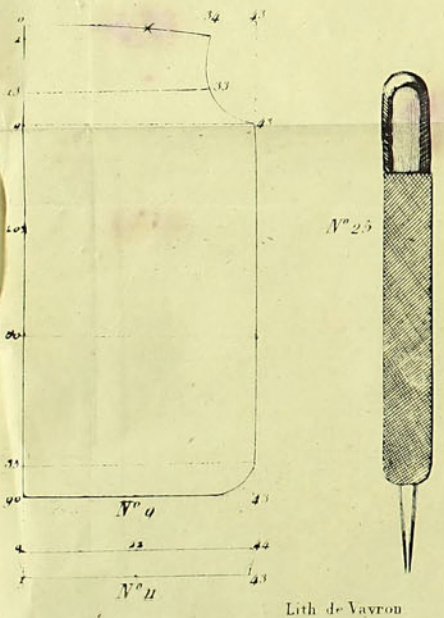
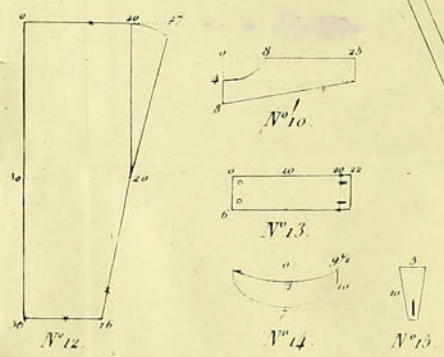
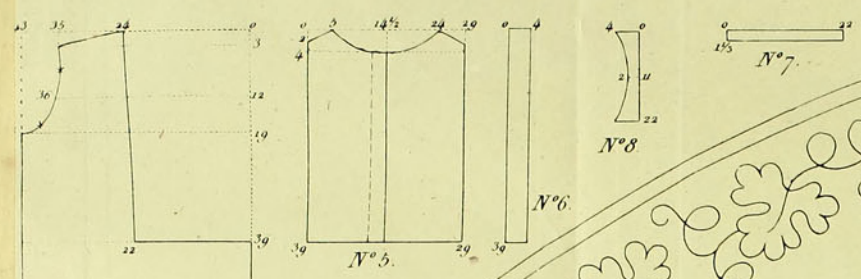
+ Bleu

S Gris clair

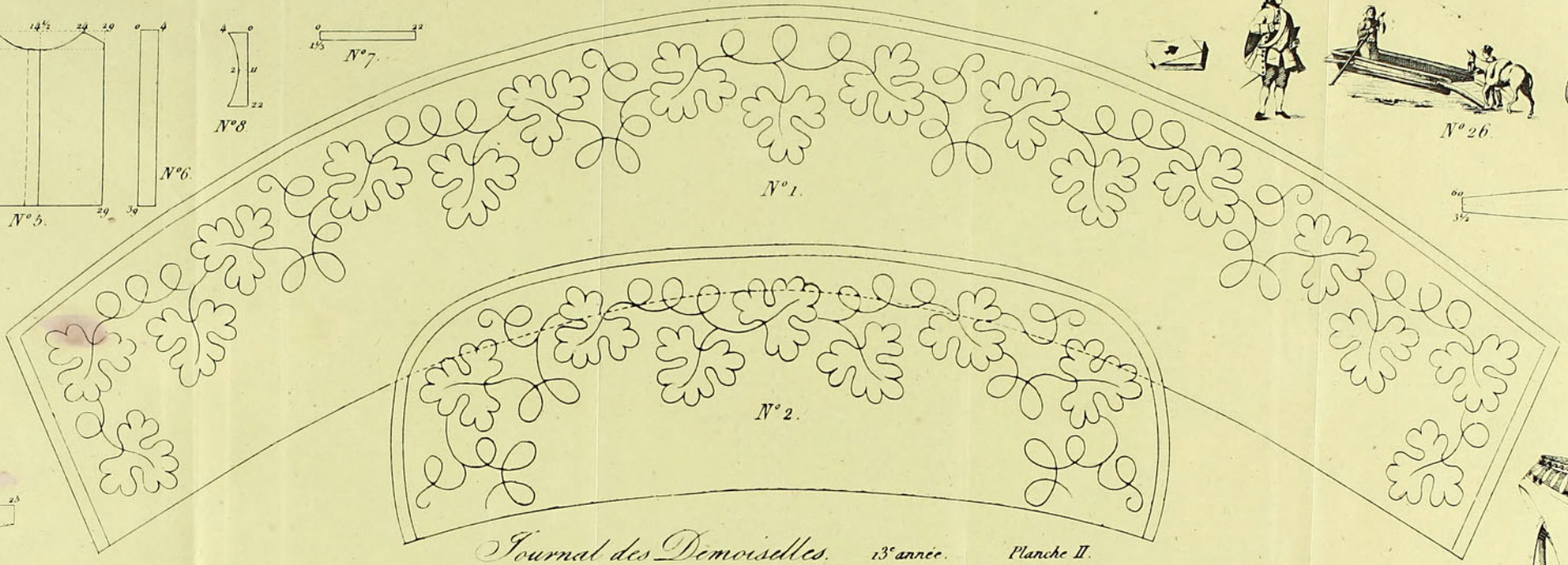
T Gris foncé

I Noir

X Gris clair
ou tendre



Lith. de Vayron



Journal des Demoiselles. 13^e année. Planche II.

